0 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

WILLIAM MORRIS

NOUVELLES DE NULLE PART

(NEWS FROM NOWHERE)

EXTRAITS

TRADUITS PAR P. LA CHESNAIS

I



PARIS
SOCIETE NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'EDITION
LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS
RUE CUJAS, 17

1902

NOUVELLES DE NULLE PART

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE. N° 11.

WILLIAM MORRIS

NOUVELLES DE NULLE PART

(NEWS FROM NOWHERE)

EXTRAITS

TRADUITS PAR P. LA CHESNAIS

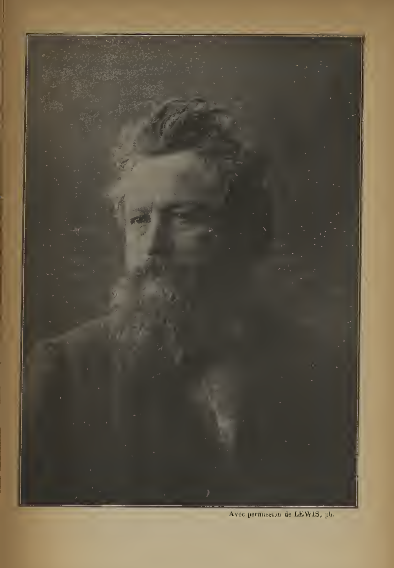


I

PARIS
SOCIETE NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'EDITION
LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS
RUE CUJAS, 17

1902





Avec permission de LEWIS, ph.

WILLIAM MORRIS

William Morris naquit en 1834 ; son père, homme d'affaires dans la cité de Londres, fit vers la fin de sa vie des spéculations heureuses et laissa une petite fortune à chacun de ses enfants. Cela permit à Morris d'entrer à l'Université d'Oxford en 1852, en même temps qu'Edward Burne Jones. Il étudia ensuite l'architecture, puis se mit à peindre, mais sans succès, « il ne savait pas donner du mouvement à ses personnages ». En 1858, il publia son premier recueil de poèmes : *The Defence of Guinevere,* inspiré par les romans et chroniques du moyen âge.

Bientôt après ces tâtonnements, Morris et quelques amis — Madox Brown, Rossetti, Webb et Burne Jones — s'associèrent pour appliquer leurs principes esthétiques. Les débuts furent modestes et limités à la fabrication de vitraux. Peu à peu, on dessina et exécuta des meubles, des tapis, des papiers de tenture, et Morris se mit avec ardeur à l'étude des procédés oubliés, antérieurs au machinisme : parfois en défaisant fil à fil quelque vieille broderie, il s'efforçait de retrouver le procédé. Il avait une extrême facilité de travail et son activité était grande et continue. Ses œuvres littéraires, des poèmes principalement, sont étendues et auraient suffi pour le rendre célèbre : le public anglais bourgeois ne le connaît guère que par elles. Il voyageait assez souvent, et notamment visita l'Islande : il s'intéressa aux anciennes légendes scandinaves et fit de plusieurs des adaptations en langue moderne.

A partir de 1878, W. Morris fit de nombreuses conférences sur l'art et ses possibilités d'avenir, surtout devant des auditoires ouvriers; rapidement le contact avec les ouvriers et surtout la pratique personnelle de divers métiers l'amenèrent au socialisme. Son socialisme peut paraître assez particulier, parce qu'il est utopique, plus préoccupé du but à atteindre que des moyens de réalisation et des transitions ; cependant il n'est pas une fantaisie de rêveur, et, même dans les *Nouvelles de nulle part* [1], on peut saisir, à côté de l'influence de Fourier, la forte influence de K. Marx sur la pensée de W. Morris.

Avec un remarquable désintéressement, Morris avait consacré sa fortune à ses industries d'art ; après quelque temps, ce devint une assez bonne affaire. Lorsqu'il fut devenu socialiste, ses conférences, et un journal qu'il fonda, lui firent négliger ses ateliers et l'entraînèrent à de lourdes dépenses ; il laissa alors la plus grande part de la direction à deux associés et l'affaire devint meilleure encore. Si bien qu'il lui devint bientôt possible de réaliser le désir de toute sa vie : l'imprimerie artistique de Kelmscott fut fondée, et il put publier une splendide édition des œuvres de Chaucer. Sur son lit de mort, on lui en apporta le premier exemplaire (1896). — Ce fut un homme heureux. »

P. L. C.

1. Les *Nouvelles de nulle part* parurent en 1891, sous le titre suivant : *News from nowhere or an Epoch of Rest, being some chapters from a utopian romance.* (Nouvelles de nulle part ou une Ere de Repos, quelques chapitres d'un roman d'utopie).

NOUVELLES DE NULLE PART

(EXTRAITS)

I

DISCUSSION ET SOMMEIL

Voici ce que raconta notre ami :

Il y avait eu à la Ligue, ce soir-là, une discussion très vive sur ce qui arriverait au lendemain de la Révolution, et, à la fin, plusieurs amis avaient été entraînés à exposer résolument leurs vues sur l'avenir de la société nouvelle dans son plein développement.

Pour un tel sujet, la discussion n'avait pas été trop désordonnée ; car les membres présents avaient l'habitude des réunions publiques et des échanges d'observations qui suivent les conférences. Sans doute ils n'écoutaient pas les opinions les uns des autres, — ce que l'on ne pouvait raisonnablement exiger d'eux, — du moins ne parlaient-ils pas tous à la fois, comme ont coutume de faire les gens de ce qu'on appelle la bonne société, lorsqu'ils causent sur un sujet qui les intéresse. Il y avait là six personnes, c'est-à-dire six fractions du

Parti représentées, dont quatre avaient des opinions anarchistes avancées, mais différentes. L'une de ces fractions, — c'est quelqu'un que je connais tout particulièrement, — assista presque sans mot dire au début de la discussion, mais à la longue se laissa entraîner, et finit par donner terriblement de la voix et par traiter tous les autres d'idiots ; après quoi il y eut un moment de tumulte, puis une accalmie, pendant laquelle la fraction susdite, ayant souhaité le bonsoir très aimablement, s'achemina toute seule pour rentrer chez elle dans un faubourg de l'ouest, par le moyen de transport dont la civilisation nous a forcés de prendre l'habitude.

Assis dans ce bain de vapeur d'humains pressés et chagrins qu'est une voiture du chemin de fer souterrain, et souffrant, comme les autres, de cuire à l'étuvée, je songeais, mécontent de moi-même, aux nombreux arguments, excellents et définitifs, que j'avais eus sur le bout de la langue, mais que j'avais oubliés dans la récente discussion. J'étais si bien habitué à cet état d'esprit qu'il ne dura pas longtemps, et, après un court sentiment de malaise, de dégoût de moi-même pour mon emportement (j'y étais aussi bien habitué), je poursuivis, toujours chagrin et mécontent, mes réflexions sur le sujet de la discussion. « Si je pouvais seulement voir un jour de cette vie ; si je pouvais seulement en voir un seul ! »

Le train s'arrêta à ma station, à cinq minutes de ma maison, qui était au bord de la Tamise, un peu au delà d'un pont suspendu fort laid. Je

sortis de la gare, toujours chagrin, et murmurant : « Si je pouvais seulement en voir un ! Si je pouvais seulement le voir ! » mais j'avais à peine fait quelques pas vers le fleuve, que tout mécontentement, tout ennui s'effacèrent de ma pensée.

C'était une magnifique nuit du commencement de l'hiver, l'air était juste assez vif pour ranimer, après la chaleur du compartiment et la puanteur du chemin de fer. Le vent, qui, de l'ouest, avait tourné légèrement au nord, avait éclairci le ciel de tout nuage, sauf une ou deux taches légères qui descendaient rapidement vers l'horizon. Un mince croissant de lune montait dans le ciel, à mi-chemin du zénith ; lorsque je l'aperçus, engagé dans les branches d'un grand vieil orme, je pus à peine me représenter le sordide faubourg de Londres où j'étais, et j'eus l'impression que je me trouvais en quelque agréable campagne, — plus agréable, certes, que n'était le fond de la province, telle que je l'avais connue.

J'arrivai droit au bord du fleuve et m'y attardai un peu à observer, par dessus le haut parapet, l'eau qui descendait vers Chiswick Eyot en tourbillonnant contre la marée montante et étincelait sous la lumière de la lune : quant au vilain pont d'en bas, je n'y fis pas attention ou n'y pensai pas, sauf un moment, où je fus surpris de ne plus trouver en aval la rangée de lumières. Alors je me retournai vers la porte de ma maison et j'entrai ; et, aussitôt que j'eus fermé la porte, tout souvenir disparut de la

brillante logique et de la perspicacité qui avaient rendu si lumineuse la récente discussion, et de la discussion même aucune trace ne demeurait en moi, qu'un vague espoir, devenu agréable, de jours de paix, de repos, d'innocence et de bienveillance souriante.

C'est dans cette disposition que je me jetai dans mon lit, et m'endormis, selon mon habitude, au bout de deux minutes ; mais, — contrairement à mon habitude, — je me réveillai peu de temps après dans ce curieux état de complet éveil, qui parfois surprend même de bons dormeurs, état dans lequel nous sentons toutes nos facultés surnaturellement aiguisées, tandis qu'à cette vision aiguisée s'offrent obstinément les mesquines misères que nous portons toujours en nous, les hontes et les heurts de notre vie.

Je restai dans cet état presque jusqu'à en jouir : le souvenir de mes folies m'amusait, et tous les enchevêtrements de ma vie, qui m'apparaissaient si clairement, commençaient à prendre la forme d'une histoire amusante.

J'entendis sonner une heure, puis deux, puis trois; après quoi je me rendormis. Je m'éveillai encore de ce sommeil, et traversai par la suite des aventures tellement surprenantes, que je pense devoir les raconter à nos camarades, et même au public.

II

BAIN DU MATIN

Donc je me réveillai, et je m'aperçus que j'avais fait tomber mes couvertures à coups de pieds ; cela n'était pas étonnant : il faisait chaud et le soleil était éclatant. Je sautai hors du lit, fis ma toilette, et me hâtai de passer mes habits, mais dans un état d'esprit brumeux et mi-éveillé, comme si j'avais dormi un long, long temps et ne pouvais secouer le poids du sommeil. En somme, je considérais comme un fait acquis que j'étais chez moi, dans ma propre chambre, plutôt que je ne voyais qu'il en était ainsi.

Quand je fus habillé, je trouvai l'endroit si chaud que je me dépêchai de sortir de la chambre et de la maison ; et ma première sensation fut un soulagement délicieux, causé par l'air frais et la brise agréable ; ma seconde, lorsque je commençai à reprendre mes sens, une incommensurable stupéfaction : car nous étions en hiver, lorsque je m'étais couché la nuit précédente, et maintenant, au témoignage des arbres du bord de l'eau, c'était l'été, un beau matin brillant, apparemment du commencement de juin. Pourtant la Tamise était encore là,

étincelante sous le soleil, un peu avant la marée haute, comme je l'avais vue dans la nuit, luisante sous la lune.

Je n'avais pas secoué le sentiment d'oppression de la veille, et, où que j'eusse été, je n'aurais pas été pleinement conscient du lieu ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que je me sentisse plutôt embarrassé, malgré la vue familière de la Tamise. Et puis je me sentais étourdi et bizarre ; et, me rappelant que souvent les gens prennent un bateau et vont nager en plein courant, je me dis que c'était ce que j'allais faire. Il semble qu'il soit de très bonne heure, me dis-je, mais sans doute je trouverai quelqu'un pour me prendre à Biffin. Pourtant, je n'allai pas jusqu'à Biffin, je ne tournai même pas vers ma gauche pour y aller, car, à ce moment même, je m'aperçus qu'il y avait un ponton d'abordage juste en face de moi, devant ma maison, — de fait, à l'endroit où mon voisin en avait installé un, qui ne ressemblait pas tout à fait à celui-là. J'y descendis, et naturellement, parmi les bateaux vides qui y étaient amarrés, un homme était étendu sur ses avirons dans un bateau de solide apparence, évidemment à l'usage des baigneurs. Il me fit un signe de tête, et me souhaita le bonjour comme s'il m'eût attendu ; je sautai donc sans dire un mot, et il pagaya au large tranquillement, tandis que je me dépouillais pour me mettre à la nage. Je regardai l'eau et ne pus m'empêcher de dire :

— Comme l'eau est claire ce matin !

— Vous trouvez ? je ne l'ai pas remarqué.

Vous savez que la marée montante la trouble toujours un peu.

— Hum, dis-je, je l'ai vue pas mal boueuse, même au milieu du reflux.

Il ne fit pas de réponse, mais parut plutôt étonné, et comme il luttait justement contre la marée, et que j'avais ôté mes habits, je sautai dans l'eau sans plus de cérémonie. Naturellement, lorsque ma tête fut revenue au-dessus de l'eau, je me tournai contre la marée, et mes yeux cherchèrent le pont; je fus tellement stupéfait de ce que je vis, que j'oubliai de nager vigoureusement, et revins sous l'eau en éclaboussant, et lorsque je remontai, j'allai droit au bateau; car je sentais qu'il me fallait poser quelques questions à mon marinier, tellement avait été effarante la demie vue que j'avais eue de la surface de la rivière, avec de l'eau encore dans les yeux, bien qu'à ce moment je fusse débarrassé de ma sensation de somnolence et d'étourdissement, complètement réveillé, et l'esprit lucide.

Pendant que je montais les marches qu'il avait abaissées, et qu'il tendait la main pour m'aider, la marée nous faisait rapidement remonter vers Chiswick; mais ensuite il reprit les avirons et retourna la barque, et dit :

— Courte séance, voisin; mais peut-être vous trouvez l'eau froide ce matin, après votre voyage. Voulez-vous que je vous fasse atterrir tout de suite, ou aimeriez-vous descendre à Putney avant de déjeuner ?

Il parlait de façon tellement différente de ce

que j'aurais attendu d'un marinier de Hammersmith, que je le fixai en répondant :

— Maintenez la barque un instant, je vous prie, j'ai besoin de regarder un peu autour de moi.

— Si vous voulez ; ce n'est pas moins joli par ici, dans son genre, qu'au-delà de Barn Elms ; c'est gai partout à cette heure du matin. Je suis content que vous vous soyiez levé de bonne heure ; il n'est encore que cinq heures.

Si j'étais étonné de la vue des quais du fleuve, je n'étais pas moins étonné de mon marinier, maintenant que je le regardais à loisir et que je le voyais avec une tête et des yeux lucides.

C'était un beau jeune homme, avec, dans les yeux, un air particulièrement agréable et amical, — une expression qui m'était toute nouvelle alors, mais qui me devint bientôt familière.

Il avait les cheveux noirs et la peau grain de café, il était bien bâti et vigoureux, évidemment habitué à exercer ses muscles, mais sans rien de brutal ou de grossier, et aussi propre que possible. Son habit ne ressemblait à aucun vêtement de journalier moderne que j'eusse vu, mais aurait très bien pu donner une idée du costume au XIVe siècle : c'était un vêtement bleu sombre, assez simple, mais de fine toile, et sans une tache. Il avait une ceinture de cuir brun autour de la taille, et je remarquai que l'agrafe était d'acier damasquiné superbement travaillé. Bref, il semblait un jeune gentleman très élégant et raffiné, jouant au marinier par plaisanterie, et je conclus que tel était le cas.

Je sentis qu'il fallait causer un peu ; je désignai le quai de Surrey, où je remarquai plusieurs pontons légers en planches le long de l'eau, avec des cabestans à leur extrémité du côté de la terre, et dis :

— Qu'est-ce qu'on fait de cela ici? Si nous étions sur la Tay, j'aurais dit que c'est pour tirer les filets à saumons ; mais ici...

— Eh! dit-il en souriant, bien entendu c'est pour cela qu'ils sont là. Où il y a du saumon, il est naturel qu'il y ait des filets à saumons, que ce soit sur la Tay ou la Tamise ; mais, bien entendu, on ne s'en sert pas tout le temps ; on n'a pas besoin de saumon tous les jours de la saison.

J'allais demander : « Mais sommes-nous bien sur la Tamise? » mais dans ma surprise je gardai le silence et tournai mes yeux éperdus vers l'est pour regarder de nouveau le pont, et de là vers les bords du fleuve londonien ; et vraiment il y avait de quoi m'étonner. Car bien qu'il y eût un pont jeté sur la rivière, et des maisons sur les quais, comme tout était changé depuis la nuit dernière! Les usines de savons, avec leurs cheminées vomissant le charbon, avaient disparu; les ateliers de construction disparus ; les tanneries disparues ; et le vent d'ouest n'apportait de Thorneycroft aucun bruit de rivets, ni de marteaux. Et le pont! J'avais peut-être rêvé d'un semblable pont, mais je n'en avais jamais vu de pareil dans aucun manuscrit enluminé ; car le Ponte Vecchio de Florence lui-même n'en donnait pas l'idée. C'étaient des arches

de pierre, magnifiquement assises, et aussi gracieuses qu'elles étaient fortes, assez hautes aussi pour laisser passer facilement le trafic habituel du fleuve. Sur le parapet, on voyait de petites constructions élégantes et capricieuses, que je supposai être des baraques et des boutiques, chargées de girouettes et d'aiguilles peintes et dorées. La pierre était patinée par le temps, mais ne montrait pas trace de l'affreuse noirceur que j'étais habitué à voir sur tout monument de Londres vieux de plus d'un an. Bref, pour moi, une merveille de pont.

Le batelier remarqua mon regard curieusement étonné, et dit, comme pour répondre à ma pensée :

— Oui, c'est un joli pont, n'est-ce pas ? Même les ponts d'amont, qui sont bien plus petits, ne sont pas plus gracieux, et ceux d'aval sont à peine plus majestueux et imposants.

Je me trouvai dire, presque malgré moi :

— De quand est-il ?

— Oh, pas très vieux ; il a été construit, ou du moins ouvert, en 2003. Il y avait auparavant un pont de bois assez simple.

Cette date me ferma la bouche, comme une clef tournant dans un cadenas fixé à mes lèvres ; je vis qu'il était arrivé quelque chose d'inexplicable, et que, si je parlais trop, je serais perdu dans une suite confuse de questions et de réponses. Je m'efforçai donc de prendre un air indifférent et de porter mes regards d'une façon très quelconque sur les bords du fleuve, et pourtant voici ce que je voyais jusqu'au pont,

et même un peu au-delà, à peu près jusqu'à l'ancien emplacement de l'usine de savons. Les deux rives portaient une rangée de très jolies maisons, basses et peu grandes, à une petite distance du bord de l'eau ; elles étaient construites surtout en briques rouges, les toits étaient de tuiles, et, par dessus tout, elles paraissaient confortables et vivantes, pour ainsi dire, et en harmonie avec la vie de leurs habitants. Sur le devant, un jardin continu descendait jusqu'au bord de l'eau, une luxuriante floraison s'y épanouissait en ce moment, et envoyait par dessus les remous du fleuve de délicieuses effluves de senteur estivale. Derrière les maisons, je voyais s'élever de grands arbres, surtout des platanes, et en regardant sur le fleuve, les langues de terre du côté de Putney donnaient l'impression d'un lac bordé d'une forêt, tant les gros arbres se serraient ; et je dis tout haut, mais comme à moi-même :

— Bon, ça me fait plaisir qu'on n'ait pas construit au delà de Barn Elms.

En laissant échapper ces mots, je rougis de mon impertinence, et mon compagnon me regarda avec un demi sourire que je crus comprendre ; aussi, pour cacher ma confusion, je dis :

— Faites-moi aborder maintenant, je vous prie : je vais déjeuner.

Il fit un signe de tête, et fit tourner la barque d'un coup adroit ; en un instant nous étions revenus au ponton d'abordage. Il sauta, et je le suivis ; naturellement je ne fus pas surpris de

le voir rester là, comme s'il attendait le pourboire inévitable, suite de tout service rendu à un concitoyen. Je mis donc la main à ma poche de gilet, et demandai : « Combien ? » tout en éprouvant le sentiment désagréable que j'offrais peut-être de l'argent à un gentleman.

Il parut embarrassé, et dit :

— Combien ? Je ne comprends pas tout à fait de quoi vous parlez. Est-ce la marée ? Dans ce cas, on est tout près du changement maintenant.

Je rougis, et dis, en bégayant :

— Je vous prie de ne pas prendre mal ma question ; je n'ai pas l'intention de vous offenser : mais qu'est-ce que je vous dois ? Vous voyez que je suis un étranger, et je ne connais pas vos habitudes,... ni votre monnaie.

Et en même temps je sortis une poignée de pièces de ma poche, comme on fait en pays étranger, et ce faisant, je vis que l'argent s'était oxydé, et avait pris la couleur d'un poêle de fonte.

Il parut encore embarrassé, mais nullement offensé ; et il regarda les pièces avec quelque curiosité. Je me dis : Bon, tout de même, il est marinier, et il réfléchit combien il peut se risquer à demander. Il a l'air d'un si brave garçon que je ne lui disputerai pas un prix un peu exceptionnel. Je me demande, après tout, si je ne vais pas le louer comme guide, pour un jour ou deux, puisqu'il est si intelligent.

Là dessus, mon nouvel ami dit d'un air réfléchi :

— Je crois savoir ce que vous voulez dire. Vous

pensez que je vous ai rendu un service ; alors, vous vous sentez obligé de me donner quelque chose, que je ne donnerais à un voisin qu'en échange de quelque chose qu'il ferait pour moi. J'ai entendu parler de ces sortes de choses ; mais excusez-moi de dire que cela nous paraît une coutume ennuyeuse et compliquée ; et nous ne savons pas la pratiquer. Et vous voyez : manœuvrer cette barque et faire baigner les gens, c'est mon emploi, et je le fais pour tout le monde ; recevoir des cadeaux pour cela paraîtrait donc très bizarre. En outre, si quelqu'un me donnait quelque chose, un second devrait aussi le faire, et un autre, et ainsi de suite, et j'espère que vous ne me trouverez pas malhonnête, si je dis que je ne saurais où entasser de si nombreux souvenirs.

Et il rit à pleine voix et joyeusement, comme si l'idée d'être payé pour son travail était une plaisanterie très drôle. J'avoue que je commençai à craindre que l'homme ne fût fou, bien qu'il eût l'air parfaitement sain ; et j'étais heureux de penser que j'étais bon nageur, car nous étions tout près du fleuve profond et rapide. Il continua, nullement comme un fou :

— Quant à vos pièces, elles sont curieuses, mais pas très anciennes ; elles paraissent être toutes du règne de Victoria ; vous devriez les donner à quelque musée peu riche. Le nôtre a assez de ces monnaies, outre bon nombre d'autres plus anciennes, dont beaucoup sont belles, tandis que celles du dix-neuvième siècle sont si stupidement laides, n'est-ce pas ? Nous avons

une pièce d'Édouard III, avec le roi dans un vaisseau, et de petits léopards et des fleurs de lys tout le long du plat-bord, d'un travail si fin. Vous voyez, dit-il, avec un peu de coquetterie, j'aime travailler dans l'or et les métaux précieux ; cette boucle est un de mes premiers travaux.

Mon attitude devait certainement exprimer quelque éloignement à son égard, suite de mes doutes sur sa raison, car il s'arrêta court, et dit d'un ton aimable :

— Mais je vois que je vous ennuie, et je vous demande pardon. Pour parler net, je peux dire que vous êtes un étranger, et que vous devez venir de quelque pays très différent de l'Angleterre. Mais il est bien clair qu'il ne faudrait pas vous surcharger de renseignements sur ce pays, et qu'il vaut mieux que vous vous assimiliez cela peu à peu. D'ailleurs, vous seriez très aimable de me permettre de vous guider dans notre nouveau monde, puisque vous êtes tombé d'abord sur moi. Mais vraiment, ce serait pure amabilité de votre part, car tout le monde serait aussi bon guide que moi, et beaucoup seraient bien meilleurs.

Il n'y avait pas en lui le moindre goût de Colney Hatch[1] ; et puis je pensai qu'il serait facile de m'en débarrasser, s'il était vraiment fou ; je dis donc :

— C'est une offre très aimable, mais il m'est difficile de l'accepter, à moins,..

1. Asile d'aliénés.

J'allais dire : à moins que vous ne me permettiez de vous payer convenablement ; mais, par crainte de réveiller Colney Hatch, je changeai la phrase en :

— J'ai peur de vous éloigner de votre travail... ou de votre amusement.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de cela, ce sera pour moi l'occasion de rendre service à un de mes amis, qui veut prendre mon travail ici. C'est un tisserand du Yorkshire, qui s'est plutôt surmené entre son tissage et ses mathématiques, travaux renfermés tous les deux, comme vous voyez ; et, comme il est de mes bons amis, naturellement il est venu me trouver pour lui procurer quelque travail en plein air. Si vous croyez pouvoir vous arranger avec moi, je vous prie de me prendre pour guide.

Il ajouta aussitôt :

— Il est vrai que j'ai promis d'aller en amont chez des amis intimes, pour la moisson de blé ; mais ils ne seront pas prêts avant une semaine au moins; d'ailleurs, vous devriez bien venir avec moi, voir des gens très agréables, tout en prenant note de nos parcours en Oxfordshire. Vous ne pourriez guère mieux faire si vous voulez voir le pays.

Je me sentis obligé de le remercier, quoiqu'il pût en advenir ; et il ajouta vivement :

— Eh bien, alors, c'est décidé. Je vais appeler mon ami ; il habite la maison des Hôtes, comme vous, et, s'il n'est pas encore levé, il devrait l'être par ce beau matin d'été.

Là dessus, il prit un petit cor de chasse d'ar-

gent à sa ceinture et y souffla deux ou trois notes aiguës, mais agréables; et aussitôt, de la maison qui était sise sur l'emplacement de ma vieille demeure (j'en parlerai plus loin), un autre jeune homme sortit et s'avança tranquillement vers nous. Il n'était pas de si belle mine, ni si fortement bâti que mon ami le rameur, il avait des cheveux couleur de sable, le teint pâle, et une structure peu vigoureuse; mais sa figure ne manquait pas de cette expression heureuse et amicale que j'avais remarquée chez son ami. Comme il arrivait vers nous en souriant, je vis avec plaisir qu'il me fallait abandonner la théorie Colney Hatch relativement au batelier, car jamais deux fous ne se sont conduits comme ils le firent devant un homme sain d'esprit. Son costume était de la même coupe que celui du premier, bien qu'un peu plus gai, le surtout étant vert clair, avec un rameau doré brodé sur la poitrine, et le ceinturon en filigrane d'argent.

Il me dit bonjour fort civilement, et salua gaiement son ami.

— Eh bien, Dick, qu'y a-t-il ce matin? Est-ce que je prends mon travail, ou plutôt votre travail? J'ai rêvé cette nuit que nous étions partis à la pêche en amont.

— Bien, Bob, dit mon rameur; vous allez descendre prendre ma place, et, si vous trouvez que c'est trop, il y a George Brightling, qui est à la recherche d'un coup de travail, et il habite tout près, sous votre main. Voici un étranger qui veut bien aujourd'hui me faire le plaisir de

me prendre pour guide à travers notre région, et vous pouvez penser que je ne voudrais pas perdre cette occasion ; le mieux serait donc que vous prissiez le bateau tout de suite. De toute façon vous ne seriez pas resté longtemps sans le prendre, puisque je suis engagé pour les champs de blé dans quelques jours.

Le nouveau venu se frotta les mains de plaisir, et, se tournant vers moi, me dit d'une voix amie :

— Voisin, vous avez de la chance, vous et l'ami Dick, et vous aurez du bon temps aujourd'hui, et moi aussi d'ailleurs. Mais vous devriez tous les deux entrer avec moi tout de suite, et manger quelque chose, de peur d'oublier de dîner dans votre amusement. Je suppose que vous êtes entré à la maison des Hôtes après que j'étais allé me coucher, cette nuit.

Je fis un signe de tête, ne me souciant pas d'entrer dans de longues explications qui n'auraient abouti à rien, et dont moi-même, à ce moment, je n'aurais plus été très sûr. Et nous nous dirigeâmes tous les trois vers la porte de la maison des Hôtes.

III

LA MAISON DES HÔTES ET LE DÉJEUNER QU'ON Y FIT

Je m'attardai un peu derrière les autres afin de contempler cette maison, qui, je vous l'ai dit, était située à la place même de ma vieille demeure.

C'était un bâtiment en longueur, sans pignon sur la rue, avec de longues fenêtres à petits carreaux, tombant assez bas, encastrées dans le mur qui nous faisait face. Il était très élégamment construit de briques rouges avec un toit de plomb ; et en haut, au dessus des fenêtres, courait une frise où des sujets à figures, en terre cuite, très bien exécutés, étaient dessinés avec une force et une rectitude que je n'avais jamais remarquée encore en aucun ouvrage moderne. Quant aux sujets, je les reconnus de suite, ils m'étaient en effet tout particulièrement familiers.

Cependant, j'avais embrassé tout cela du regard en un instant ; nous étions maintenant à l'intérieur, debout dans une salle ; le sol était de mosaïque de marbre, le plafond était à charpente apparente. Il n'y avait pas de fenêtres sur le côté opposé à la rivière, mais, en bas, des arceaux conduisant à des chambres, dont une

laissait entrevoir un jardin au-delà, et, au-dessus, une grande surface de mur couverte de peintures gaies (à la fresque, me sembla-t-il), avec des sujets analogues à la frise extérieure ; chaque chose en ce lieu était élégante et de matières solides ; et bien que ce ne fût pas très grand (peut-être un peu plus petit que Crosby Hall), on y goûtait ce sentiment joyeux de l'espace et de la liberté, que donne toujours à l'homme sans soucis, qui sait user de ses yeux, une architecture satisfaisante.

Dans cet endroit agréable, que je jugeai être la salle des Hôtes, trois jeunes femmes glissaient de-ci, de-là. Comme elles étaient les premières personnes de leur sexe que je voyais en cette matinée mouvementée, je les regardai naturellement avec beaucoup d'attention, et les trouvai au moins aussi belles que les jardins, l'architecture et les hommes. Bien entendu, je pris note de leur costume : elles étaient très décemment enveloppées de draperies, et non empaquetées dans des articles de mode ; elles étaient vêtues comme des femmes, non ajustées comme des fauteuils, ainsi que la plupart des femmes à notre époque. Bref, leur costume était à peu près intermédiaire entre l'ancien costume classique et les formes plus simples des vêtements du quatorzième siècle, bien qu'il ne fût évidemment une imitation d'aucun des deux ; la matière en était légère et gaie, comme il convenait à la saison. Quant aux femmes elles-mêmes, il était vraiment agréable de les voir, tant elles avaient une aimable expression de

figure et un air heureux, tant elles étaient bien faites et harmonieuses de formes, avec un bel air de santé et de vigueur. Toutes trois étaient au moins avenantes, et l'une d'elles très belle, avec des traits réguliers. Tout de suite elles s'avancèrent vers nous gaiement et sans la moindre affectation de timidité, et me serrèrent la main comme si j'étais un ami arrivant d'un long voyage : pourtant je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elles regardaient de travers mes vêtements ; je portais mon costume de la veille, et je n'étais rien moins que luxueusement habillé.

Robert, le tisserand, dit quelques mots, et elles se mirent en mouvement pour nous servir, puis vinrent nous prendre par la main pour nous conduire à une table dans le coin le plus agréable de la salle, où notre déjeuner était préparé ; lorsque nous fûmes assis, une d'elles sortit rapidement par les chambres dont j'ai parlé, et revint un moment après avec une grande botte de roses, bien différentes, comme grosseur et finesse, de celles que Hammersmith avait coutume de produire, et ressemblant beaucoup à des fleurs de quelque vieux jardin de la campagne. Puis elle se hâta d'aller à l'office, et elle en ressortit avec un vase d'un travail délicat, où elle mit des fleurs et qu'elle plaça au milieu de notre table. Une des autres, qui avait aussi couru dehors, revint ensuite avec une grande feuille de chou remplie de fraises, dont quelques-unes à peine mûres, et elle dit en les posant sur la table :

— Voici; j'y pensais dès avant de me lever ce matin; mais à regarder notre étranger qui se dirigeait vers notre barque, Dick, ça m'est sorti de l'esprit; en sorte que quelques merles sont arrivés avant moi ; il y en a pourtant quelques-unes d'aussi bonnes qu'on puisse les trouver ce matin dans Hammersmith.

Robert lui donna sur la tête une petite tape amicale; et l'on se mit à manger; les mets étaient simples, mais très délicats, et fort élégamment placés sur la table. Le pain était particulièrement bon, et il y en avait de plusieurs sortes, depuis la grosse miche de ferme, assez compacte, de couleur foncée, à la saveur sucrée, et qui était le plus à mon goût, jusqu'aux minces flageolets en croûte de froment, comme j'en ai mangé à Turin.

Tandis que je portais à ma bouche les premiers morceaux, mon regard s'arrêta sur une inscription gravée en lettres d'or sur le panneau placé derrière ce qu'on aurait appelé la Table Haute dans une salle de collége d'Oxford, et un mot familier me força à la lire complètement. Elle était ainsi conçue :

« *Hôtes et voisins*, *sur l'emplacement de cette salle des Hôtes était autrefois située la bibliothèque des Socialistes de Hammersmith. Buvez un verre à ce souvenir! Mai 1962.* »

Il est difficile de vous exprimer ce que j'éprouvai en lisant ces mots, et je suppose que mon visage témoigna à quel point j'étais ému, car mes deux amis me regardèrent curieuse-

ment, et il y eut un silence entre nous pendant un moment.

Puis le tisserand, qui n'était pas, il s'en fallait, un homme d'aussi bonnes manières que le batelier, me demanda assez gauchement :

— Hôte, nous ne savons comment vous appeler : y a-t-il quelque indiscrétion à vous demander votre nom ?

— Mais, dis-je, j'ai moi-même quelques doutes à ce sujet ; mettons donc que vous m'appellerez Hôte, ce qui est un nom de famille, vous savez, et ajoutez-y William, si vous voulez.

Dick fit aimablement un signe d'acquiescement ; mais une ombre d'inquiétude passa sur la figure du tisserand, et il dit :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de mes questions, mais voudriez-vous me dire d'où vous venez ? J'ai de bonnes raisons pour être curieux de pareilles choses, des raisons littéraires.

Il était évident que Dick lui envoyait des coups de pieds sous la table ; mais il ne s'en troublait guère, et attendait ma réponse avec une sorte d'avidité. Moi, j'allais dire étourdiment : « Hammersmith », lorsque je réfléchis à l'enchevêtrement de contradictions où cela nous conduirait ; je pris donc mon temps pour inventer un mensonge bien combiné, renforcé d'un peu de vérité :

— Vous voyez, dis-je, j'ai été si longtemps hors d'Europe, que les choses me paraissent maintenant étrangères ; mais je suis né et j'ai

été élevé sur la lisière de la forêt d'Epping, à Walthamstow et Woodford.

— Joli pays, interrompit Dick, très joli pays, maintenant que les arbres ont eu le temps de repousser, depuis le grand défrichage de maisons en 1955.

L'incorrigible tisserand reprit :

— Cher voisin, puisque vous avez connu la forêt autrefois, pourriez-vous me dire ce qu'il y a de vrai dans ce bruit qu'au XIXe siècle on étêtait tous les arbres.

C'était me prendre par mon faible, l'archéologie de l'histoire naturelle, et je tombai dans le piège, sans penser où j'étais, et dans quel temps ; je commençai donc, et une des dames, celle qui était belle, après avoir répandu de petites branches de lavande et d'autres herbes odoriférantes sur le plancher, s'approcha pour écouter ; elle se tint derrière moi, posant sur mon épaule sa main, qui tenait un peu de cette plante que j'appelais mélisse : sa forte odeur douce rappelait à mon souvenir les jours de ma première enfance dans le jardin potager de Woodford, et les grosses prunes bleues, qui poussaient sur le mur bordant le plant des herbes aromatiques, — association de souvenirs que tous les enfants comprendront tout de suite.

Je partis hardiment :

— Quand j'étais enfant, et longtemps après, sauf un bout du côté du pavillon de la reine Elisabeth, et la partie autour de High Beech, la forêt était presque entièrement composée de

charmes étêtés, mêlés à des fourrés de houx. Mais lorsque la corporation de Londres l'occupa il y a environ vingt-cinq ans, l'étêtage et l'élagage, qui faisaient partie des vieux droits communaux, furent abolis, et on laissa pousser les arbres. Mais il y a maintenant bien des années que je n'ai vu l'endroit, sauf une fois, lorsque notre Ligue alla en partie de plaisir à High Beech. Je fus alors vivement affligé de voir combien tout cela était construit et changé; et l'autre jour, nous avons entendu dire que les philistins allaient le transformer en parc. Mais quant à ce que vous disiez qu'on cesse de construire, et qu'on laisse les arbres pousser, ce ne sont que trop bonnes nouvelles;... seulement vous savez.....

Ici je me rappelai tout à coup la date de Dick, et je m'arrêtai court, assez confus. Le curieux tisserand ne prit pas garde à ma confusion, mais dit vivement, comme s'il eût été presque conscient de manquer aux bonnes manières :

— Mais, dites donc, quel âge avez-vous ?

Dick et la jolie fille éclatèrent de rire tous les deux, comme si la conduite de Robert était excusable par son excentricité; et Dick lui dit, tout en riant :

— Arrêtez, Bob ; ça ne va pas d'interroger ainsi les hôtes. Vraiment, trop d'étude vous gâte. Vous me rappelez les savetiers radicaux, dans les vieux romans grossiers, qui, selon les auteurs, étaient prêts à fouler aux pieds toutes bonnes manières dans la recherche du savoir utilitaire. Le fait est que je commence à croire

que vous vous êtes tellement brouillé la tête avec les mathématiques, et en fouillant ces vieux livres stupides sur l'économie politique (hé, hé !) que vous savez à peine vous conduire. Vraiment, il est temps que vous vous mettiez à quelque travail de plein air, pour que vous vous débarrassiez de toutes les toiles d'araignée de votre cerveau.

Le tisserand ne fit que rire avec bonne humeur ; la jolie fille alla à lui, lui donna plusieurs tapes sur la joue, et dit en riant :

— Pauvre garçon ! Il est né comme ça.

Pour moi, j'étais un peu embarrassé, mais je riais aussi, un peu par entraînement, et un peu de plaisir, à voir leur insouciant bonheur et leur bon caractère ; et avant que Robert pût m'adresser les excuses qu'il était en train de préparer, je dis :

— Mais, voisins (j'avais ramassé ce mot), je ne fais pas la moindre difficulté de répondre à des questions, quand je le peux : posez-m'en tant que vous voudrez ; c'est un plaisir pour moi. Je vous raconterai tout sur la forêt d'Epping lorsque j'étais enfant, si vous voulez ; et quant à mon âge, je ne suis pas une jolie femme, eh bien, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? j'ai tout près de cinquante-six ans.

Malgré la récente conférence sur les bonnes manières, le tisserand ne put s'empêcher de faire un long « uit » d'étonnement, et les autres s'amusaient tellement de sa naïveté, que la gaieté voltigeait sur leurs figures, bien qu'ils s'interdissent de rire en ce moment ; je les

regardais l'un après l'autre avec embarras, et dis enfin :

— Dites moi, je vous prie, ce qu'il y a de mal : vous savez que vous devez m'instruire. Mais riez, je vous en prie ; dites moi seulement.

Et ils rirent en effet, et je me joignis encore à eux, pour les mêmes raisons. Enfin la belle femme dit d'une voix câline :

— Oui, oui, il est malhonnête, le pauvre garçon ! mais je ferai aussi bien de vous dire à quoi il pense : il trouve que vous paraissez plutôt vieux pour votre âge. Il n'est certes pas étonnant qu'il en soit ainsi, puisque vous avez voyagé, et évidemment, d'après tout ce que vous avez dit, dans des pays peu sociables. On a dit souvent, et sans doute avec vérité, que l'on vieillit très vite à vivre parmi des gens malheureux. On prétend aussi que le sud de l'Angleterre est un bon pays pour garder bonne mine. — Elle rougit un peu : — Quel âge croyez-vous que j'ai ?

— Eh bien, répondis-je, j'ai toujours entendu dire qu'une femme a l'âge qu'elle paraît, je dirai donc, sans vouloir vous offenser ni vous flatter, que vous avez vingt ans.

Elle rit de bon cœur :

— Me voilà bien récompensée de quêter des compliments ; il faut que je vous dise la vérité, qui est que j'ai quarante-deux ans.

J'ouvris de grands yeux, et provoquai encore la musique de son rire ; mais j'avais beau regarder, il n'y avait pas la moindre ride soucieuse

sur son visage ; sa peau était aussi lisse que l'ivoire, ses joues pleines et rondes, ses lèvres rouges comme les roses qu'elle avait apportées ; ses beaux bras, qu'elle avait nus pour son ouvrage, étaient fermes et bien faits de l'épaule au poignet. Elle rougit un peu sous mon regard, bien qu'il fût clair qu'elle m'avait pris pour un homme de quatre-vingts ans ; et je dis pour en finir :

— Eh bien, vous voyez, le vieux dicton se vérifie encore, et je n'aurais pas dû vous laisser me provoquer à vous poser une question malhonnête.

Elle rit de nouveau :

— Eh bien, mes garçons, vieux et jeunes, dit-elle, il faut que j'aille à mon ouvrage maintenant. Nous allons être assez occupées ici ; et je veux avoir bientôt fini ; j'ai commencé hier à lire un joli vieux livre, et je veux le continuer ce matin ; adieu donc pour le moment.

Elle nous salua de la main, et descendit légèrement la salle, et son départ (comme dit Scott) enlevait au moins une partie du soleil à notre table.

Lorsqu'elle fut partie, Dick reprit :

— Et maintenant, Hôte, est-ce que vous ne poserez pas à notre ami une question ou deux ? Ce ne serait que juste, que vous ayez votre tour.

— Je serai très heureux d'y répondre, dit le tisserand.

— Si je vous pose quelques questions, monsieur, dis-je, elles ne seront pas bien difficiles ;

mais puisque j'entends que vous êtes tisserand, j'aimerais vous demander quelque chose sur cette profession, à laquelle je m'intéresse... ou m'intéressais.

— Oh, dit-il, j'ai peur de ne pas vous être d'un grand secours à ce sujet. Je ne fais que le genre de tissage le plus mécanique, et ne suis guère qu'un pauvre professionnel, bien inférieur à Dick. Et puis, outre le tissage, je m'occupe un peu d'impression à la machine et de composition, bien que je m'y connaisse peu dans les impressions fines ; de plus, l'impression est en train de disparaître, à mesure que décroît cette plaie de faire des livres, en sorte que j'ai dû me retourner vers d'autres choses pour lesquelles j'avais du goût, et je me suis mis aux mathématiques ; et je suis en train d'écrire une sorte de livre d'antiquités, sur l'histoire paisible et privée, pour ainsi dire, de la fin du dix-neuvième siècle, — plutôt pour arriver à donner un tableau du pays avant le commencement de la bataille que pour autre chose. C'est pourquoi je vous ai posé ces questions sur la forêt d'Epping. Vous m'avez assez embarrassé, je l'avoue, bien que votre renseignement soit très intéressant. Mais plus tard, j'espère, nous en reparlerons, lorsque notre ami Dick ne sera pas là. Je le sais bien, il trouve que je suis une sorte de rabâcheur, et il me méprise parce que je ne suis pas très adroit de mes mains : c'est ainsi à présent. D'après ce que j'ai lu de la littérature du dix-neuvième siècle (et j'en ai lu pas mal), il est évident pour moi

que ceci est une sorte de revanche contre l'absurdité de cette époque, où l'on méprisait tous ceux qui savaient se servir de leurs mains. Mais, Dick, mon vieux, *ne quid nimis!* N'exagérez pas.

— Allons, voyons, fit Dick, est-ce mon cas? Ne suis-je pas l'homme le plus tolérant du monde? Ne suis-je pas parfaitement satisfait, du moment que vous ne me faites pas apprendre les mathématiques ou pénétrer dans votre nouvelle science, l'esthétique, et que vous me laissez faire un peu d'esthétique pratique avec mon or et mon acier, le soufflet et le joli petit marteau? Mais, attention! voici un autre questionneur qui vous arrive, mon pauvre Hôte. Dites, Bob, il faut que vous m'aidiez à le défendre maintenant.

— Ici, Boffin, cria-t-il, après une pause; nous voici, si c'est là ce que vous voulez!

Je regardai par-dessus mon épaule, et je vis quelque chose luire et étinceler à la lumière du soleil qui remplissait la salle; je me tournai tout à fait, et, à ma joie, je vis une forme magnifique s'avancer lentement sur le plancher; un homme dont le surtout portait des broderies aussi abondantes qu'élégantes, en sorte que le soleil brillait sur lui, comme s'il eût été vêtu d'une armure d'or. L'homme lui-même était grand et extrêmement beau, ses cheveux noirs, et bien que sa figure n'eût pas une expression moins bienveillante que les autres, il marchait avec ce port quelque peu hautain que parfois la grande beauté donne aux hommes comme aux femmes. Il vint s'asseoir à notre table, la

figure souriante, étendit ses longues jambes, et posa son bras sur le dossier de la chaise, avec le geste lent gracieux que des hommes grands et bien faits peuvent avoir sans affectation. C'était un homme à l'aube de la vie, mais il avait l'air heureux comme un enfant qui vient de recevoir un nouveau jouet. Il s'inclina vers moi avec grâce, et dit :

— Je vois clairement que vous êtes l'Hôte dont Annie vient de me parler, qui êtes arrivé de quelque pays lointain qui ne nous connaît pas, ni notre manière de vivre. Je pense donc que vous voudrez bien répondre à quelques questions ; car, voyez-vous....

Dick l'interrompit :

— Non, je vous en prie, Boffin ! assez pour le moment. Naturellement, vous voulez que l'Hôte soit heureux et confortable ; et comment le serait-il, s'il faut qu'il se dérange pour répondre à toutes sortes de questions, alors qu'il est encore déconcerté des nouvelles habitudes et des nouvelles gens qui l'entourent ? Non, non, je vais l'emmener là où il pourra lui-même poser des questions et obtenir des réponses, c'est-à-dire vers mon arrière-grand-père, à Bloomsbury : et je suis sûr que vous n'aurez rien à dire là-contre. Au lieu de l'ennuyer, vous feriez donc bien mieux d'aller chez James Allen, et de m'avoir une voiture, et je le conduirai moi-même ; et dites à Jim, je vous prie, de me donner le vieux cheval gris, car je sais conduire un canot bien mieux qu'une voiture. Allons, debout, mon bon, et ne regrettez rien ;

notre Hôte se sera pas perdu pour vous et vos histoires.

Je regardai Dick ; car j'étais très surpris de l'entendre parler si familièrement, pour ne pas dire sèchement, à un personnage de si noble apparence ; car je pensais que ce M. Boffin, malgré son nom bien connu dans Dickens, devait être pour le moins un sénateur chez ces gens étranges. Pourtant il se leva, et dit :

— Très bien, vieux rameur, tout ce que vous voudrez ; aujourd'hui n'est pas un de mes jours de travail ; et bien que (avec une inclinaison courtoise vers moi) le plaisir d'une conversation avec cet Hôte instruit soit différé, je reconnais qu'il devrait voir votre digne aïeul aussitôt que possible. Peut-être, d'ailleurs, lorsqu'on aura répondu à ses questions, sera-t-il plus capable de répondre aux miennes.

Et là-dessus il se leva et sortit de la salle.

Quand il fut tout à fait parti, je dis :

— Est-il mal de demander qui est M. Boffin, dont le nom, soit dit en passant, me rappelle bien des heures agréables passées à lire Dickens ?

Dick rit.

— Oui, oui, dit-il, comme nous. Je vois que vous saisissez l'allusion. Son vrai nom, naturellement n'est pas Boffin, mais Henry Johnson ; nous l'appelons Boffin par plaisanterie, tant parce qu'il est boueur, que parce qu'il s'habille de façon si voyante et porte sur lui autant d'or qu'un baron du moyen-âge. Mais pourquoi pas, si ça lui plait ? Seulement nous sommes ses

amis intimes, voyez-vous, et naturellement nous plaisantons avec lui.

Après cela, je retins ma langue quelque temps ; mais Dick continua :

— C'est un excellent garçon, et on ne peut s'empêcher de l'aimer ; mais il a une faiblesse : il passe son temps à écrire des romans réactionnaires, et il est très fier d'attraper la couleur locale, comme il dit ; et comme il pense que vous arrivez de quelque coin oublié de la terre, où les gens sont malheureux, et par conséquent intéressants pour un conteur, il suppose qu'il pourrait obtenir de vous quelques renseignements. Oh, là-dessus, il ira droit de l'avant avec vous. Vous n'avez qu'à vous garer pour votre tranquillité !

— Mais, Dick, dit le tisserand d'un ton bourru, il me semble que ses romans sont très bons.

— Naturellement, il vous semble, repartit Dick ; oiseaux de même plume volent ensemble ; les mathématiques et les romans d'antiquités poussent à peu près dans le même terrain. Mais le voici qui revient.

Et en effet, de la porte de la salle, le boueur doré nous appelait ; nous nous levâmes tous, et allâmes sous le porche, devant lequel se tenait prête pour nous, attelée à un vigoureux cheval gris, une voiture que je ne pus m'empêcher de remarquer. Elle était légère et commode, et n'avait rien de l'écœurante vulgarité que j'avais connue inséparable des voitures de mon temps, particulièrement des « élégantes », elle était

au contraire gracieuse et agréable de lignes comme un wagon de Wessex. Nous y entrâmes, Dick et moi. Les dames, qui étaient venues sous le portail pour nous voir partir, agitèrent les mains ; le tisserand fit un signe de tête aimable ; le boueur s'inclina avec autant de grâce qu'un troubadour ; Dick secoua les rênes, et nous partîmes.

IV. — *Un marché vu en passant.* La voiture s'écarte de la rivière et passe devant le marché de Hammersmith. L'Hôte en admire l'architecture d'une beauté exquise et tout empreinte de vie. Il s'étonne de n'y trouver que des gens beaux, bien portants, gaiement habillés et non les pauvres et grossiers campagnards qu'il se serait attendu à voir à un marché. Dick ne peut arriver à comprendre le sujet de cet étonnement : son aïeul sera sans doute moins embarrassé.

V

ENFANTS SUR LA ROUTE

Passé Broadway, il y avait moins de maisons sur l'un et l'autre côté. Nous traversions maintenant un joli petit ruisseau qui courait à travers un terrain tout tacheté d'arbres, et, un moment après, nous arrivions à un autre marché et une autre salle de ville, comme cela s'appelait. Bien que rien ne me fût familier à l'entour, je savais parfaitement où nous étions, et ne fus pas surpris quand mon guide énonça brièvement : Marché de Kensington.

Tout de suite après, nous arrivions dans une courte rue bordée de maisons; ou plutôt une longue maison de chaque côté de la route, construite en briques et plâtre, et avec une jolie arcade devant, sur le trottoir.

Dick me dit :

— Ceci est particulier à Kensington. Les gens y sont enclins aux habitations plutôt denses, parce qu'ils aiment la poésie des bois, et les naturalistes s'y plaisent aussi ; car c'est un lieu assez sauvage. L'endroit où nous nous rendons s'appelle « Jardins de Kensington » ; mais pourquoi « Jardins », je ne sais pas.

J'hésitai presque à dire : « Eh bien, moi, je sais » ; mais il y avait autour de moi tant de choses que je ne savais pas, malgré ses explications, que je pensai qu'il valait mieux me taire.

La route s'enfonça aussitôt dans un bois magnifique, qui s'étendait sur les deux côtés, mais visiblement beaucoup plus au nord, où les chênes même et les châtaigniers étaient de belle taille, les arbres à croissance plus rapide (parmi lesquels je trouvai trop nombreux les platanes et les sycomores), très gros et très élevés.

Il faisait extrêmement bon sous ces arbres, car la journée devenait chaude à point ; la douceur de l'ombrage apaisait mon esprit excité et disposait à une jouissance de rêve, en sorte que j'éprouvais le désir que cela continuât toujours à travers cette fraîcheur embaumée. Mon compagnon semblait partager mes impressions : il laissait le cheval aller de plus en plus lentement et aspirait les senteurs de la forêt verte, parmi lesquelles dominait l'odeur de la fougère piétinée près du bord du chemin.

Si romantique que fût ce bois de Kensington, il n'était pourtant pas solitaire. Nous croisions beaucoup de groupes qui suivaient la route dans les deux sens, ou erraient à la lisière du bois. Parmi ceux-ci il y avait beaucoup d'enfants depuis six ou huit ans jusqu'à seize ou dix-sept. Ils me parurent être des spécimens particulièrement beaux de leur race, et ils s'amusaient évidemment au suprême degré ; quelques-uns entouraient de petites tentes

dressées sur le gazon, et près de plusieurs de ces tentes des feux brûlaient, avec des chaudrons suspendus au-dessus, à la façon des bohémiens. Dick m'expliqua qu'il y avait des maisons éparses dans la forêt, et nous pûmes en effet en entrevoir une ou deux. Il me dit que la plupart étaient très petites, comme celles que l'on appelait *cottages* lorsqu'il y avait des esclaves dans le pays, mais qu'elles étaient assez agréables et appropriées au bois.

— Il faut qu'elles soient joliment bien peuplées d'enfants, dis-je, en montrant la nombreuse jeunesse près de la route.

— Oh, ces enfants ne viennent pas tous des maisons voisines, les maisons forestières, mais de toute la région. Souvent ils forment des groupes et viennent jouer ensemble dans les bois pendant des semaines en été, vivant dans des tentes, comme vous voyez. Nous les y encourageons plutôt; ils apprennent à faire les choses tout seuls et à faire attention aux bêtes sauvages; et, voyez-vous, moins ils croupissent dans les maisons, mieux cela vaut. Je dois même vous dire que beaucoup de gens adultes s'en iront passer l'été dans les forêts; mais la plupart vont dans les plus grandes, comme Windsor, ou la forêt de Dean, ou les déserts du nord. Outre les autres plaisirs, cela leur donne un peu de travail rude, ce qui, je regrette de le dire, est devenu un peu rare depuis ces cinquante dernières années.

Il s'interrompit, puis ajouta :

— Je vous dis tout cela, parce que je vois que,

si je parle, il faut que ce soit pour répondre à des questions, auxquelles vous pensez, même quand vous ne les formulez pas ; mais mon aïeul vous en dira davantage.

Je vis que j'allais probablement reprendre pied, et, uniquement pour réparer ma maladresse et pour dire quelque chose, je remarquai :

— Eh bien, ces jeunes gens seront d'autant plus dispos pour l'école, lorsque l'été sera fini et qu'il faudra y retourner.

— L'école ? demanda-t-il ; oui, qu'est-ce que vous entendez par ce mot ? Je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec les enfants. Nous parlons bien d'une école de harengs, et d'une école de peinture, et dans le premier sens on pourrait dire une école d'enfants,... mais autrement, dit-il en riant, je dois m'avouer battu.

Diable ! pensai-je, je ne puis ouvrir la bouche sans soulever une complication nouvelle. Je ne voulais pas essayer de rectifier l'étymologie de mon ami ; et je pensai que le mieux était de ne rien dire des fermes de garçons, que j'avais été habitué à appeler écoles, puisque je voyais bien évidemment qu'elles avaient disparu ; je dis donc, après un peu d'hésitation :

— J'employais le mot dans le sens de système d'éducation.

— Education ? dit-il avec reflexion ; je sais assez de latin pour voir que le mot doit venir de *educere*, faire sortir, et je l'ai entendu ; mais je n'ai jamais rencontré personne qui ait pu me donner une explication claire de son sens.

On peut s'imaginer combien mes nouveaux amis tombèrent dans mon estime quand j'entendis ce franc aveu, et je dis, plutôt avec mépris :

— Eh bien, éducation veut dire un système d'enseignement des jeunes gens.

— Pourquoi pas les vieux aussi ? demanda-t-il en clignant de. d'œil. Mais je puis vous assurer que nos enfants s'instruisent, qu'ils passent ou non par un « système d'enseignement ». Par exemple, vous ne trouverez pas un de ces enfants, garçon ou fille, qui ne sache nager; et tous se sont habitués à sauter sur les petits poneys de la forêt,.. en voilà un justement ! Tous savent faire la cuisine; les plus grands savent faucher ; beaucoup savent couvrir en chaume et faire de petits travaux de charpentier, ou ils savent tenir boutique; je vous assure qu'ils savent une foule de choses.

— Oui, mais leur éducation mentale, — l'enseignement de leurs cerveaux, dis-je, traduisant ma phrase.

— Hôte, peut-être vous n'avez pas appris à faire les choses dont je viens de parler, et, s'il en est ainsi, n'allez pas vous figurer qu'il ne faut pas quelque habileté pour les faire, et qu'elles ne donnent pas beaucoup de travail au cerveau : vous changeriez d'avis si vous voyiez un garçon du Dorsetshire couvrir en chaume, par exemple. Mais, pourtant, je comprends que vous voulez parler de l'instruction dans les livres ; et quant à cela, c'est très simple. La plupart des enfants, voyant des livres autour

d'eux, parviennent à lire quand ils ont quatre ans; j'ai pourtant entendu dire qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Quant à l'écriture, nous ne les encourageons pas à griffonner de trop bonne heure (ils griffonnent un peu tout de même), parce que cela leur donne l'habitude d'une vilaine écriture ; et à quoi bon faire un tas de vilaines écritures, quand il est si facile de faire une impression commune ? Vous comprenez que nous aimons la belle écriture, et beaucoup de gens, quand ils font un livre, l'écrivent complètement, ou le font écrire ; j'entends des livres dont on a besoin seulement à peu d'exemplaires,... des poèmes ou choses de ce genre, vous comprenez. Mais voilà que je suis loin de mes moutons ; vous voudrez bien m'excuser, car je m'intéresse à cette question de l'écriture, ayant moi-même une belle main.

— Eh bien, dis-je, les enfants, quand ils savent lire et écrire, est-ce qu'ils n'apprennent pas autre chose,... des langues, par exemple ?

— Naturellement, quelquefois même avant de savoir lire, ils savent parler français, qui est la langue parlée le plus près de nous, de l'autre côté de l'eau ; et ils ont bientôt fait de savoir aussi l'allemand, qui est parlé dans un nombre énorme de communes et de collèges sur le continent. Telles sont les langues principales que nous parlons dans ces îles, en même temps que l'anglais, le gallois et l'irlandais, qui est une autre forme de gallois ; et les enfants s'y mettent très vite, parce que leurs aînés les savent tous ; et d'ailleurs nos hôtes d'au-delà de

la mer amènent souvent leurs enfants avec eux, et les petits se réunissent, et par frottement pénètrent la langue les uns des autres.

— Et les langues anciennes ? demandai-je.

— Oh ! oui, répondit-il, ils apprennent surtout le grec et le latin en même temps que les langues modernes, quand ils ne se contentent pas de faire un peu connaissance avec le grec.

— Et l'histoire ? demandai-je ; comment enseignez-vous l'histoire ?

— Eh bien, quand on sait lire, naturellement on lit ce qui plaît ; et on trouve facilement quelqu'un pour indiquer les meilleurs livres à lire sur tel ou tel sujet, ou pour expliquer ce qu'on ne comprend pas dans les livres en les lisant.

— Bien, dis-je, qu'apprennent-ils encore ? Je pense qu'ils n'apprennent pas tous l'histoire ?

— Non, non, il y en a qui ne s'en soucient pas ; de fait, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup. J'ai entendu mon arrière-grand-père dire que c'est surtout aux époques de désordre, de disputes, et de confusion, que les gens s'occupent beaucoup d'histoire ; et vous savez, dit mon ami avec un charmant sourire, que nous ne sommes pas ainsi à présent. Non ; beaucoup étudient les faits relatifs à la structure des choses, et les relations de cause à effet ; ainsi la science — est-ce un bien ? — s'accroît parmi nous ; quelques-uns, comme on vous l'a dit de l'ami Bob, là-bas, passent du temps aux mathématiques. Cela ne sert à rien de forcer le goût des gens.

— Mais vous ne voulez pas dire que les enfants apprennent toutes ces choses ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par enfants ; et aussi il faut vous rappeler combien ils sont différents. En général, ils ne lisent pas beaucoup, sauf un petit nombre de livres de contes, jusque vers quinze ans ; nous n'encourageons pas à se plonger dans les livres prématurément ; vous trouverez bien des enfants qui veulent se mettre aux livres de très bonne heure, ce qui peut-être ne leur vaut rien ; mais il ne sert à rien de les contrarier, et bien souvent cela ne leur dure pas longtemps, et ils trouvent leur équilibre avant d'arriver à vingt ans. Voyez-vous, les enfants sont surtout enclins à imiter leurs aînés, et lorsqu'ils voient la plupart des gens occupés à un travail vraiment amusant, comme la construction d'une maison, le pavage des rues, le jardinage, et autres du même genre, c'est à cela qu'ils veulent se mettre ; je ne pense donc pas que nous devions craindre d'avoir trop d'hommes instruits dans les livres.

Qu'aurais-je pu dire ? Je restais là, et ne disais mot, par crainte de m'empêtrer encore. D'ailleurs, j'ouvrais les yeux tant que je pouvais, et je me demandais, tandis que le vieux cheval continuait à trottiner, au moment où j'allais entrer dans Londres même, à quoi il pouvait bien ressembler maintenant.

Mais mon compagnon ne pouvait laisser tomber tout à fait son sujet, et continuait avec réflexion :

— Après tout, je ne sache pas que cela leur fasse grand tort, même s'ils poussent étudiants de livres. Des gens comme ça, c'est grand plaisir de les voir si heureux à des travaux qui ne sont guère recherchés. Et de plus, ces étudiants sont d'habitude des gens si agréables, si aimables et d'humeur si douce, si humbles, et en même temps si désireux d'enseigner à chacun tout cè qu'ils savent. En vérité, j'aime prodigieusement ceux que j'ai rencontrés.

Ceci me parut un discours tellement étrange, que je fus sur le point de lui poser une autre question, lorsqu'en arrivant au haut d'une montée, j'aperçus au bas d'une longue clairière, sur ma droite, un majestueux monument, dont la silhouette m'était familière, et je m'écriai :

— L'abbaye de Westminster !

— Oui, l'abbaye de Westminster..., ce qui en reste.

— Oh, qu'est-ce que vous en avez fait ? demandai-je.

— Qu'est-ce que *nous* en avons fait ? dit-il ; pas grand chose, nous l'avons nettoyée seulement. Mais vous savez que tout l'extérieur a été abîmé, il y a des siècles ; quant à l'intérieur, il a recouvré sa beauté depuis le grand débarras qui eut lieu il y a plus de cent ans ; il était alors encombré d'affreux monuments élevés à des imbéciles et à des valets, à ce que dit mon arrière grand-père.

Nous continuâmes un peu ; je regardai de nouveau à droite, et je dis, d'un ton assez hésitant :

— Ah, voici le Palais du Parlement, vous en servez-vous encore?

Il éclata de rire, et il lui fallut quelque temps avant de pouvoir se contenir; puis il me tapa dans le dos, et dit :

— Je vous comprends, voisin; vous pouvez bien être étonné que nous le conservions, et je sais là-dessus quelque chose, mon aïeul m'a donné à lire des livres sur le jeu bizarre qu'ils jouaient là-dedans. S'en servir! Ah, oui, on s'en sert comme d'une sorte de marché supplémentaire, et comme magasin d'engrais, et il est commode pour cela, parce que c'est au bord de l'eau. Je crois qu'on a eu l'intention de l'abattre tout au commencement de notre époque; mais il y avait, m'a-t-on dit, une bizarre société d'antiquités, qui avait rendu des services dans des temps passés, et qui aussitôt se mit en travers pour empêcher la destruction, comme elle a fait pour beaucoup d'autres constructions que la plupart des gens regardaient comme des bâtisses sans valeur et des fléaux publics; et elle fut si énergique, et avait de si bonnes raisons à donner, qu'en général elle gagna sa cause. Je dois dire qu'en définitive j'en suis heureux, parce que, vous savez, au pis, ces vieilles constructions grossières servent de repoussoir aux belles constructions que nous bâtissons maintenant. Vous en verrez plusieurs autres par ici : l'endroit où habite mon arrière-grand-père, par exemple, et un grand bâtiment appelé Saint-Paul. Et puis, à ce sujet, nous n'avons pas besoin de regarder à quelques pau-

vres bâtiments qui restent ; nous pouvons toujours construire ailleurs ; et il est inutile de nous inquiéter pour le développement de travaux agréables en ce genre, car il y a toujours place pour de plus en plus de travail dans une construction nouvelle, même sans la rendre prétentieuse. Par exemple, être à l'aise *dans* la maison est pour moi si délicieux que pour cela je sacrifierais presque l'espace libre. Puis, bien entendu, il y a l'ornementation qui, nous devons tous en convenir, peut facilement être exagérée dans de simples demeures, mais ne peut guère l'être dans des salles de réunion, des marchés, etc. Je dois vous avouer, pourtant, que mon arrière-grand-père me dit quelquefois que je suis un peu timbré sur ce sujet de la belle construction ; mais vraiment je crois que les énergies humaines doivent surtout servir à ces sortes de travaux ; car je ne vois pas de limite à ce genre de travail, comme j'en vois à beaucoup d'autres.

VI

EMPLETTES

Comme il parlait, nous arrivâmes tout à coup, au sortir des bois, dans une courte rue de maisons élégamment bâties, que mon compagnon me désigna aussitôt sous le nom de Piccadilly ; j'aurais appelé le rez-de-chaussée de ces maisons : boutiques, n'avait été que, autant que je pouvais comprendre, les gens ignoraient l'art d'acheter et de vendre. Des marchandises étaient disposées dans les devantures joliment aménagées, comme pour inviter les gens à entrer, et les gens restaient à regarder, ou entraient et sortaient avec des paquets sous le bras, tout à fait comme si c'était bien des boutiques. De chaque côté de la rue courait une arcade élégante pour protéger les piétons, comme dans quelques vieilles villes italiennes. Environ à mi-chemin, un vaste bâtiment du genre de ceux que maintenant je m'attendais à rencontrer, m'indiquait que ceci était encore une espèce de centre, qui avait ses bâtiments publics particuliers.

Dick me dit :

— Ici, vous voyez, c'est un autre marché sur un plan différent de la plupart des autres : les

étages supérieurs de ces maisons servent de maisons des Hôtes ; car les gens de tout le pays aiment venir ici en grand nombre de temps en temps, parce que la population est très dense en cet endroit ; vous en voyez la preuve en ce moment, et il y a des gens qui aiment les foules ; je ne puis pas dire que ce soit mon cas.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant comme une tradition peut durer longtemps. Ici le spectre de Londres s'affirmait encore comme un centre,.. un centre intellectuel, autant que je pouvais savoir. Pourtant, je ne dis rien, demandant seulement à Dick d'aller très lentement, parce que les objets en montre paraissaient extrêmement jolis.

— Oui, dit-il, c'est un très bon marché pour les jolis objets, et il est surtout tenu pour les beaux produits, parce que le marché du Palais du Parlement, où l'on expose des choux et des navets, en même temps que de la bière et les espèces de vin inférieures, est tout près.

Puis il me regarda curieusement, et demanda :

— Peut-être voudriez-vous faire quelques emplettes, comme on dit ?

Je regardai ce que je pouvais voir de mon grossier habit bleu, que j'avais amplement occasion de comparer avec les gais atours des citoyens que nous avions croisés ; et je pensai que si, comme il paraissait vraisemblable, je devais être une curiosité pour ce peuple d'apparence très peu affairée, j'aimerais avoir un

peu moins l'air d'un commissaire de marine congédié. Mais, malgré tout ce qui était arrivé, ma main descendit encore dans ma poche, où, à mon effroi, je ne trouvai rien de métallique que deux vieilles clefs rouillées, et je me rappelai que, tout en causant dans la salle des Hôtes à Hammersmith, j'avais sorti les espèces de ma poche pour les montrer à la belle Annie et les avais oubliées là. Ma figure exprima une baisse de cinquante pour cent, et Dick, me regardant, dit assez vivement :

— Hé ! Hôte ! qu'est-ce qu'il y a maintenant ? Une guêpe ?

— Non, dis-je, mais je l'ai perdu.

— Eh bien, dit-il, quoi que vous ayez perdu, vous pouvez le ravoir dans ce marché ici, ne vous en mettez donc pas en peine.

Cependant j'avais repris mes sens, et, me rappelant les stupéfiants usages de ce pays, je ne me souciai pas d'une seconde conférence sur l'économie sociale et les monnaies d'Edouard III ; je me contentai donc de dire :

— Mes vêtements..... Ne pourrais-je pas ? Vous voyez..... Que pensez-vous que l'on y pourrait faire ?

Il ne sembla pas avoir la moindre intention de rire, mais dit très gravement :

— Oh ne prenez pas encore de nouveaux habits. Voyez-vous, mon arrière-grand-père s'intéresse aux antiquités, et il voudra vous voir précisément comme vous êtes. Et, vous savez, je ne voudrais pas vous conseiller, mais certainement ce ne serait pas bien de votre part d'enle-

ver aux gens le plaisir d'étudier votre costume, en allant justement vous faire pareil à tous les autres. Vous sentez cela, n'est-ce pas ? dit-il sérieusemcnt.

Je ne sentais pas du tout que ce fût mon devoir de me poser en épouvantail parmi ces gens épris de beauté, mais je vis que je m'étais heurté contre quelque préjugé indéracinable, et que cela ne m'avancerait à rien de me disputer avec mon nouvcl ami. Je me contentai donc de répondre :

— Oh, certainement, certainement.

— Eh bien, dit-il aimablement, vôus pourriez voir l'intérieur de ces boutiques : pensez à quelque chose que vous voulez avoir.

— Pourrais-je avoir un peu de tabac et une pipe ?

— Bien entendu ; à quoi pensais-je, de ne pas vous demander d'abord ? Bob me dit toujours que nous autres, non fumeurs, sommes un tas d'égoïstes, et j'ai bien peur qu'il n'ait raison. Mais venez : voici justement l'endroit.

Là-dessus, il tira les rênes et sauta, et je le suivis. Une très belle femme, splendidement vêtue de soie brochée, passait lentement, en regardant les devantures sur son chemin. Dick s'adressa à elle :

— Jeune fille, voulez-vous être assez aimable pour tenir notre cheval pendant que nous entrerons un instant ?

Elle nous fit un signe de tête avec un aimable sourire, et se mit à tapoter le cheval avec sa jolie main.

— Quelle belle créature, dis-je à Dick en entrant.

— Qui ? le vieux grison ? dit-il, avec une grimace maligne.

— Non, non ; les cheveux d'or,.. la dame.

— Oui, c'est vrai. C'est une bonne affaire qu'il y en ait tant que chacun puisse avoir sa chacune : autrement je crains bien qu'on se battrait pour elles. Et, ajouta-t-il devenu très grave, je ne dis pas que ça n'arrive pas encore quelquefois. Car vous savez que l'amour n'est pas chose très raisonnable, et la perversité et l'obstination sont plus communes que ne le pensent quelques-uns de nos moralistes. Il ajouta, d'un ton encore plus sombre :

— Oui, il n'y a qu'un mois, il est arrivé un malheur là-bas, chez nous, qui a fini par coûter la vie à deux hommes et à une femme, et, pour ainsi dire, nous a caché la lumière du soleil pour un temps. Ne m'interrogez pas là-dessus pour le moment ; je vous le raconterai plus tard.

A ce moment nous étions dans la boutique, qui avait un comptoir et des rayons sur les murs, le tout très bien tenu, quoique sans prétention à l'effet, d'ailleurs pas très différent de ce à quoi j'étais habitué. Il y avait là deux enfants, un garçon d'environ douze ans, à la peau brune, qui était assis à lire un livre, et une jolie petite fille d'un an à peu près plus âgée, qui était aussi assise et lisait derrière le comptoir ; ils étaient visiblement frère et sœur.

— Bonjour, petits voisins, dit Dick. Mon ami

que voici voudrait du tabac et une pipe ; pouvez-vous les lui donner ?

— Oh oui, certainement, dit la fillette avec une sorte d'agilité modeste qui était amusante. Le garçon leva les yeux et se mit à regarder mon costume étranger, mais aussitôt rougit et tourna la tète, comme s'il avait conscience qu'il ne se conduisait pas bien.

— Cher voisin, dit la fillette, avec la physionomie la plus solennelle d'un enfant qui joue à tenir boutique, quel tabac est-ce que vous désirez ?

— Du Latakié, dis-je, avec l'impression d'assister à un jeu d'enfant, et me demandant si j'aurais autre chose qu'une illusion.

Mais la fillette prit un délicieux petit panier sur un rayon derrière elle, alla à un bocal, d'où elle sortit une masse de tabac, et posa le panier plein devant moi, sur le comptoir, et je pus à la fois sentir et voir que c'était d'excellent Latakié.

— Mais vous ne l'avez pas pesé, dis-je, et... et qu'est-ce que je vais en prendre ?

— Oh, dit-elle, je vous conseille de bourrer votre blague, car vous pouvez aller dans des endroits où on ne trouve pas de Latakié. Où est votre blague ?

Je me fouillai de tous côtés, et enfin sortis mon morceau de coton imprimé qui remplit pour moi l'office de sac à tabac. Mais la fillette le regarda avec quelque dédain, et dit :

— Cher voisin, je peux vous donner quelque chose de bien mieux que ce chiffon de coton.

Elle traversa légèrement la boutique et revint aussitôt, et, lorsqu'elle passa près du garçon, elle lui souffla quelque chose à l'oreille ; il fit un signe de tête, se leva et sortit.

La fillette tenait entre le pouce et l'index une blague en maroquin rouge, avec de gaies broderies :

— Voilà, je vous en ai choisi une, et vous allez la prendre : elle est jolie et tient beaucoup.

Puis elle se mit à la bourrer de tabac et la posa près de moi :

— Maintenant, la pipe : il faut que vous me laissiez aussi vous la choisir, il y en a trois jolies qui viennent d'arriver.

Elle disparut encore et revint avec une pipe à gros fourneau, sculptée dans quelque bois dur avec beaucoup de soin et montée en or parsemé de petites pierres. Bref, c'était le joujou le plus joli et le plus gai que j'eusse jamais vu, quelque chose comme la meilleure espèce de travail japonais, mais en mieux.

— Mon Dieu ! dis-je, quand j'eus jeté les yeux dessus, ceci est trop magnifique pour moi et pour n'importe qui, excepté l'empereur du monde. D'ailleurs, je la perdrai : je perds toujours mes pipes.

L'enfant avait l'air un peu décontenancée, et dit :

— Ne l'aimez-vous pas, voisin ?

— Oh si, dis-je, évidemment je l'aime.

— Eh bien, alors, prenez-là, et ne vous inquiétez pas de la perdre. Qu'est-ce que ça fait si

vous la perdez ? Quelqu'un la trouvera certainement et s'en servira, et vous pourrez en prendre une autre.

Je la lui pris des mains pour la regarder, et, ce faisant, oubliai ma circonspection, et dis :

— Mais comment pourrai-je jamais payer un objet comme celui-ci ?

Dick posa sa main sur mon épaule pendant que je parlais ; je me retournai et vis dans ses yeux une expression comique qui me mettait en garde contre toute nouvelle manifestation d'une moralité commerciale disparue ; je rougis donc et me tus, tandis que la fillette me regardait simplement avec la plus profonde gravité, comme un étranger qui patauge en parlant, car elle ne m'avait évidemment pas compris le moins du monde.

— Je vous remercie mille fois, dis-je enfin avec effusion en mettant la pipe dans ma poche, non sans la crainte pénible de me trouver tout à l'heure devant un magistrat.

— Oh, vous êtes tout à fait le bienvenu, dit la petite fille avec les manières d'une grande personne, ce qui était très drôle. C'est un vrai plaisir de servir de bons vieux messieurs comme vous ; surtout quand on peut voir tout de suite que vous êtes venu de loin au-delà de la mer.

— Oui, ma chère, dis-je, j'ai été un grand voyageur.

Comme je proférais ce mensonge par pure politesse, le garçon rentra, portant un plateau sur lequel je vis une longue bouteille et deux beaux verres.

— Voisins, dit la fillette, qui parlait seule, — son frère étant évidemment très timide, — je vous prie de boire un verre pour nous avant de partir, car nous n'avons pas tous les jours des Hôtes tels que vous.

Là-dessus le garçon posa le plateau sur le comptoir et solennellement versa un vin couleur paille dans les flutes. Sans hésiter, je bus, car la chaude journée me donnait soif; et je pensai que j'étais encore de ce monde, et que les raisins du Rhin n'avaient pas perdu leur bouquet, car si je bus jamais de bon Steinberg, ce fut bien ce matin-là; mentalement je pris note de demander à Dick comment on s'y prenait pour fabriquer de bon vin, puisqu'il n'y avait plus d'ouvriers contraints à boire du tord-boyaux au lieu du bon vin qu'eux-mêmes fabriquent.

— Ne boirez-vous pas un verre pour nous, chers petits voisins ? demandai-je.

— Je ne bois pas de vin, dit la fillette, je préfère la limonade ; mais, à votre santé !

— Et moi, j'aime mieux la bière au gingembre, dit le petit garçon.

Bon, bon, pensai-je, les goûts des enfants n'ont pas beaucoup changé. Et là-dessus nous leur souhaitâmes le bonjour et sortîmes de la boutique.

Je fus désappointé, comme d'une transformation dans un rêve, de voir un grand vieillard qui tenait notre cheval à la place de la belle femme. Il nous expliqua que la jeune fille n'avait pu attendre, et qu'il avait pris sa place ; et il nous cligna de l'œil et se mit à rire en voyant

nos figures déçues, si bien qu'il ne nous restait qu'à rire aussi.

— Où allez-vous? demanda-t-il à Dick.

— A Bloomsbury.

— Si vous ne tenez pas à être tous deux seuls, j'irai avec vous, dit le vieillard.

— Très bien ; dites-moi quand vous voudrez descendre, et j'arrêterai. Montons.

Nous voilà repartis ; je demandai si c'étaient en général des enfants qui servaient le monde dans les marchés.

— Assez souvent, quand il ne s'agit pas de denrées très pesantes, mais pas toujours. Les enfants aiment à s'amuser à cela, et c'est bon pour eux, parce qu'ils manient une masse de produits, et cela les instruit; ils apprennent comment ces produits sont faits, d'où ils viennent, et ainsi de suite. En outre, c'est un travail si facile que n'importe qui peut le faire. On dit que dans les premiers temps de notre époque, il y avait pas mal de gens qui étaient affligés par hérédité d'une maladie appelée paresse, parce qu'ils étaient les descendants directs de ceux qui, aux temps mauvais, obligeaient les autres à travailler pour eux,.. vous savez, les gens qu'on appelle maîtres d'esclaves ou employeurs dans les livres d'histoire. Eh bien, ces gens frappés de paresse passaient *tout* leur temps à servir dans les boutiques, parce qu'ils étaient propres à si peu de chose. Je crois même que, pendant un temps, ils furent positivement astreints à faire quelque travail de ce genre, parce qu'ils devenaient tellement

laids, surtout les femmes, et produisaient des enfants tellement laids, si on ne traitait pas énergiquement leur maladie, que les voisins ne pouvaient y tenir. Pourtant, je suis heureux de dire que tout cela a disparu maintenant ; la maladie s'est éteinte, ou bien existe sous une forme tellement atténuée, qu'un court traitement de médecine apéritive la fait disparaître. On l'appelle maintenant les diables bleus. Drôle de nom, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, plongé dans mes réflexions.

Mais le vieillard interrompit :

— Oui, tout cela est vrai, voisin ; et j'ai vu quelques-unes de ces pauvres femmes devenues vieilles. Mais mon père en a connu plusieurs quand elles étaient jeunes ; et il disait qu'elles ressemblaient aussi peu que possible à des jeunes femmes : elles avaient les mains comme des jeux de brochettés, et de pauvres petits bras comme des baguettes, et des tailles grandes comme des verres de montre, des lèvres minces, des nez pointus, et les joues pâles ; et elles avaient toujours l'air d'être offensées de tout ce qu'on leur disait ou de ce qu'on faisait. Ce n'est pas étonnant si elles portaient de vilains enfants, car personne que des hommes pareils à elles n'aurait pu en tomber amoureux,.. les pauvres !

Il s'arrêta et parut rêver de sa vie passée, puis il dit :

— Et savez-vous, voisins, qu'autrefois on était encore inquiet au sujet de cette maladie de la paresse : un moment nous nous sommes

donné beaucoup de mal pour en guérir les gens. Vous n'avez lu aucun des livres de médecine sur ce sujet ?

— Non, dis-je, car le vieillard s'adressait à moi.

— Eh bien, dit-il, on croyait dans ce temps-là que c'était un reste de la vieille maladie du moyen-âge, la lèpre : il semble que c'était très bien vu, car beaucoup des gens qui en étaient atteints vivaient très retirés et étaient servis par une classe spéciale de personnes malades habillées de façon bizarre, en sorte qu'on pouvait les reconnaître. Elles portaient, entre autres vêtements, des culottes en velours de laine, l'étoffe qu'on appelait peluche il y a quelques années.

Tout cela me paraissait très intéressant, et j'aurais aimé faire parler le vieillard plus longtemps. Mais Dick supportait assez impatiemment tant d'histoire ancienne ; d'ailleurs, je crois qu'il désirait me garder aussi novice que possible pour son arrière-grand-père. Il finit donc par éclater de rire, et dit :

— Pardonnez-moi, voisins, mais je ne peux m'en empêcher. Imaginer des gens qui n'aiment pas travailler ! ... c'est trop risible. Toi-même, mon vieux, tu aimes travailler... de temps en temps, — dit-il, en tapotant le vieux cheval affectueusement avec son fouet. Quelle étrange maladie ! On peut bien l'appeler les diables bleus.

Et il se remit à rire très bruyamment; un peu trop, pensai-je, pour ses bonnes manières habi-

tuelles ; et je ris avec lui, pour lui tenir compagnie, mais du bout des dents seulement ; car, moi, je ne voyais rien de drôle à ce que des gens n'aiment pas travailler, comme vous pensez bien.

VII. *Trafalgar-Square.* — La voiture est arrivée, au milieu de jardins, à un grand verger qui a remplacé Trafalgar-Square. C'est là qu'a eu lieu en 1952 une grande bataille. Le vieillard rappelle le souvenir d'une autre bataille qui eut lieu au même endroit (la bagarre de Trafalgar-Square, en 1887) ; il ne peut croire d'ailleurs ce qu'en disent les historiens et que l'Hôte confirme : des citoyens paisibles allant tenir un meeting de protestation, et assaillis, sur l'ordre des gouvernants, par des gens en armes, et beaucoup d'entre eux mis en prison après cela. Là-dessus discussion sur les prisons, qui n'existent naturellement plus et dont l'idée même paraît à Dick insupportable. Chemin faisant l'on rencontre divers monuments, des *Ateliers-unis* où s'assemblent volontairement les amateurs de travaux qu'il est nécessaire ou avantageux de faire en commun, enfin, une équipe de beaux travailleurs, occupés à réparer la route et tout joyeux de leur besogne ou plutôt de leur exercice de force et d'adresse.

VIII. *Un vieil ami.* — Les voyageurs passent par Long-Acre, où le vieillard quitte ses compagnons ; ceux-ci arrivent enfin au British Museum, conservé intact pour que les précieuses collections qu'il contient ne courent pas les dangers d'un déménagement. C'est là qu'habite l'arrière-grand-père de Dick, jadis gardien des livres, dont il n'a pas voulu se séparer. L'Hôte et Dick pénètrent dans le Musée.

IX

DE L'AMOUR

— Votre parent ne se soucie donc pas beaucoup des belles constructions, dis-je en entrant dans la maison classique, plutôt morne ; elle était aussi nue que possible, sauf quelques gros pots de fleurs de juin, ça et là ; mais elle était très propre et bien badigeonnée.

— Oh, je ne sais, fit Dick assez distraitement. Il vieillit, certainement, car il a plus de cent cinq ans, et sans doute il ne se soucie guère de se déplacer. Mais, bien entendu, il pourrait vivre dans une plus jolie maison, s'il voulait : il n'est pas obligé de vivre toujours au même endroit, pas plus que n'importe qui. Par ici, Hôte.

Il me montra le chemin jusqu'au premier, et, ouvrant une porte, nous entrâmes dans une grande pièce du vieux modèle, aussi simple que le reste de la maison, avec un petit nombre de meubles nécessaires, très simples aussi, même grossiers, mais solides, et portant beaucoup de sculpture, bien dessinée, quoique d'une exécution assez grossière. Dans le coin le plus éloigné de la chambre, à un bureau près de la fenêtre, était assis un petit vieillard

dans un large fauteuil de chêne bien garni de coussins. Il était vêtu d'une sorte de jaquette de Norfolk, en serge bleue, usée jusqu'à la corde, avec culotte pareille, et des bas de laine grise. Il sauta de son fauteuil, et cria, d'une voix étonnamment forte pour un homme si âgé :

— Bienvenu, Dick, mon garçon ; Clara est ici, et sera enchantée de vous voir ; ainsi consolez-vous.

— Clara ici ? si j'avais su, je n'aurais pas amené... Au moins, je veux dire, j'aurais...

Dick bégayait et était confus, évidemment parce qu'il avait peur de dire quelque chose qui me fit sentir que j'étais de trop. Mais le vieillard, qui ne m'avait pas vu d'abord, vint à son secours en s'avançant et me disant d'un ton aimable :

— Pardonnez-moi, je vous prie, car je n'avais pas remarqué que Dick, qui est assez grand pour cacher n'importe qui, avait amené un ami. Soyez très cordialement le bienvenu ! D'autant plus que j'espère presque que vous allez distraire un vieillard en lui donnant des nouvelles de par delà les mers, car je vois que vous avez traversé l'Océan et venez de pays très lointains.

Il me regarda d'un air pensif, presque inquiet, en disant sur un autre ton :

— Pourrais-je vous demander d'où vous venez, puisque vous êtes si évidemment un étranger ?

Je répondis distraitement :

— Je vivais en Angleterre, et maintenant je suis revenu ; j'ai couché la nuit dernière dans la maison des Hôtes de Hammersmith.

Il s'inclina gravement, mais parut, me sembla-t-il, un peu déçu de ma réponse. Quant à moi, je m'étais mis à le regarder plus attentivement que les bonnes manières ne le permettaient peut-être ; car en vérité sa figure, toute ridée qu'elle fût comme une pomme séchée, me parut étrangement familière ; comme si je l'avais vue avant... dans un miroir peut-être, me disais-je.

— Eh bien, dit le vieillard, d'où que vous veniez, vous êtes venu chez des amis. Et je vois que mon arrière-petit-fils, Richard Hammond, m'a tout l'air de vous avoir amené ici pour que je fasse quelque chose pour vous. Est-ce vrai, Dick ?

Dick, qui devenait de plus en plus distrait et ne cessait de regarder la porte avec inquiétude, parvint à dire :

— Oui, c'est cela, grand-père : notre Hôte trouve les choses très changées, et ne peut le comprendre ; moi non plus ; j'ai donc pensé à vous l'amener, puisque vous savez mieux que qui que ce soit tout ce qui s'est passé depuis deux cents ans... Qu'est-ce qu'il y a ?

Et il se retourna vers la porte. On entendit un bruit de pas dehors ; la porte s'ouvrit, et une très belle jeune femme entra, qui s'arrêta court à la vue de Dick, rougit soudain comme une rose, mais le regarda tout de même en face. Dick la regarda fixement et tendit à demi

la main vers elle, et toute sa figure frémit d'émotion.

Le vieillard ne les laissa pas longtemps dans ce malaise timide, mais dit en souriant avec une gaieté de vieillard :

— Dick, mon garçon, et vous, ma chère Clara, je croirais que, nous deux vieux, nous vous gênons ; car je pense que vous avez beaucoup à vous dire l'un à l'autre. Vous devriez aller dans la salle de Nelson au-dessus ; je sais qu'il est sorti ; et il vient de couvrir les murs tout autour de livres du moyen-âge, en sorte qu'elle sera assez jolie, même pour vous deux et votre joie renouvelée.

La jeune femme tendit la main à Dick, et, prenant la sienne, le conduisit hors de la pièce, en regardant droit devant elle ; mais il était facile de voir qu'elle rougissait de bonheur et non de colère ; car en vérité l'amour est bien plus conscient de lui-même que la fureur.

Lorsque la porte fut fermée sur eux, le vieillard se tourna vers moi, encore souriant, et dit :

— Franchement, mon cher Hôte, vous me rendrez un grand service, si vous êtes venu pour mettre en mouvement ma vieille langue. Mon amour de la parole réside encore en moi, ou plutôt s'accroît ; et bien qu'il soit assez agréable de voir ces jeunes gens s'agiter et jouer ensemble si sérieusement, comme si le monde entier dépendait de leurs baisers (et il en dépend bien un peu), je ne crois pas pourtant que mes récits du passé les intéressent

beaucoup. La dernière moisson, le dernier bébé, le dernier morceau de sculpture sur la place du marché, voilà assez d'histoire pour eux. C'était autre chose, je crois, quand j'étais enfant, alors que nous n'étions pas aussi sûrs que nous le sommes maintenant de la paix et de l'abondance continue... Allons, allons ! Sans vous mettre à la question, laissez-moi vous demander ceci. Dois-je vous considérer comme un chercheur qui sait quelque chose de notre manière moderne de vivre, ou comme quelqu'un qui arrive d'un endroit où les bases mêmes de la vie sont différentes des nôtres...; savez-vous quelque chose, ou rien, sur nous?

Tout en parlant, il me regardait avec attention, et ses yeux exprimaient une surprise croissante ; je répondis d'une voix basse :

— Je ne connais de votre vie moderne que ce que j'ai pu saisir en me servant de mes yeux sur le chemin depuis Hammersmith jusqu'ici, et en posant à Richard Hammond quelques questions qu'il n'a guère comprises pour la plupart.

Ceci fit sourire le vieillard.

— Alors, dit-il, je dois vous parler comme...

— Comme si j'étais un être d'une autre planète.

Le vieillard, qui, à propos, s'appelait Hammond, comme son arrière-petit-fils, sourit et branla la tête, et, tournant son siège vers moi, me pria de m'asseoir dans un lourd fauteuil de chêne, et dit, en me voyant fixer les yeux sur ses curieuses sculptures :

— Oui, je suis très attaché au passé, à *mon* passé, vous comprenez. Les meubles même que vous voyez ici sont d'une époque antérieure à mon enfance ; c'est mon père qui les a fait faire ; s'ils avaient été faits dans les cinquante dernières années, ils auraient été exécutés bien plus habilement ; mais je ne crois pas que je les aurais mieux aimés. C'était presque un recommencement dans ce temps-là : c'étaient des temps vivants, où on avait la tête chaude. Mais vous voyez comme je suis bavard : posez-moi des questions, posez-moi des questions sur n'importe quoi, cher Hôte ; puisqu'il faut que je parle, faites que ma parole vous profite.

Je me tus un instant, puis je dis, un peu nerveusement :

— Excusez-moi si je suis grossier ; mais je m'intéresse tellement à Richard, qui a été si aimable pour moi, étranger, que j'aimerais vous poser une question sur lui.

— Bon, dit le vieil Hammond, s'il n'était pas « aimable », comme vous dites, envers quelqu'un de totalement étranger, on dirait qu'il est un étrange individu et les gens seraient capables de le fuir. Mais questionnez, questionnez ! N'ayez pas peur de questionner !

Je dis :

— Cette belle fille, est-ce qu'il va se marier avec elle ?

— Oui, c'est cela. Il a déjà été marié avec elle, et maintenant il me paraît assez évident qu'il va se marier de nouveau avec elle.

— Vraiment, dis-je, me demandant ce que cela voulait dire.

— Voici toute l'histoire, dit le vieil Hammond, elle est bien simple, et à présent, je l'espère, heureuse : ils ont vécu ensemble deux années la première fois ; ils étaient tous deux très jeunes ; et alors elle se mit dans la tête qu'elle était amoureuse de quelqu'un d'autre. Elle quitta donc le pauvre Dick ; je dis le *pauvre* Dick, parce qu'il n'avait trouvé personne autre. Mais ça n'a pas duré longtemps, un an seulement, à peu près. Puis elle est venue me trouver, car elle avait l'habitude de confier ses chagrins au vieux, et elle m'a demandé comment allait Dick, et s'il était heureux, et tout le reste. Je vis donc ce qui se passait, et dis qu'il était très malheureux, et pas bien du tout ; ce qui était un mensonge, au moins le dernier point. Alors, vous pouvez deviner la suite. Clara est venue pour avoir une longue conversation avec moi aujourd'hui, mais Dick fera bien mieux son affaire. Même, si le hasard ne l'avait pas amené chez moi aujourd'hui, j'aurais eu à l'envoyer chercher demain.

— Bah ! Est-ce qu'ils ont des enfants ?

— Oui, deux ; ils sont en ce moment chez une de mes filles, avec qui Clara, elle aussi, a longtemps demeuré. Je ne voulais pas la perdre de vue, car j'étais sûr qu'ils se remettraient ensemble, et Dick, qui est le meilleur des bons garçons, prenait vraiment la chose à cœur. Vous voyez, il n'avait pas d'autre amour où se réfugier, comme elle. J'ai donc tout con-

duit, comme je l'avais déjà fait pour des affaires du même genre.

— Ah, dis-je, vous vouliez évidemment leur faire éviter la Cour des divorces; mais je pense qu'elle a souvent à régler de pareilles affaires.

— Alors vous supposez une absurdité. Je sais qu'il a existé des choses aussi folles que des cours de divorce : mais réfléchissez: tous les cas qui s'y présentaient étaient des affaires de discussion de propriété ; et je pense, cher Hôte, dit-il en souriant, que, bien que venu d'une autre planète, vous pouvez voir, d'un simple regard superficiel sur notre monde, que des discussions de propriété privée ne peuvent trouver place parmi nous de nos jours.

En effet, ma course de Hammersmith à Bloomsbury, et toute la tranquille vie heureuse dont j'avais vu tant de preuves, même sans compter mon emplette, auraient suffi à me montrer que les « droits sacrés de la propriété », tels que nous nous les représentions, n'existaient plus. Je restai donc silencieusement assis, et le vieillard reprit son discours :

— Or donc, les discussions de propriété n'étant plus possibles, que reste-t-il en ces matières, dont une cour de justice pourrait s'occuper? Imaginer une cour pour renforcer un contrat de passion ou de sentiment ! S'il fallait aller jusqu'à réduire à l'absurde la nécessité d'un contrat, une telle folie suffirait.

Il se tut de nouveau un instant, puis il dit :

— Il faut que vous compreniez une fois pour toutes, que nous avons changé ces choses ; ou

plutôt que notre manière de les envisager a changé, à mesure que nous avons changé dans les deux cents dernières années. Nous ne nous abusons pas, et nous ne croyons pas pouvoir nous débarrasser de tous les soucis qui sont inhérents aux relations entre les sexes. Nous savons qu'il nous faut affronter le malheur provenant de la confusion, par l'homme et par la femme, entre la passion naturelle, le sentiment et l'amitié, qui, lorsque tout va bien, adoucit le réveil des illusions passagères ; mais nous ne sommes pas assez fous pour ajouter l'avilissement à ce malheur, en nous engageant dans de sordides querelles sur les moyens d'existence et la position, et sur le droit de tyranniser les enfants qui ont été les résultats de l'amour ou du plaisir.

Il s'arrêta encore et reprit :

— L'amour en coup de foudre, que l'on prend pour un héroïsme qui durera toute la vie, et bientôt s'évanouit en déception; l'inexplicable désir qui saisit un homme d'âge plus mûr, d'être tout pour quelque femme, dont il a idéalisé le vulgaire charme humain et la beauté humaine jusqu'à une perfection surhumaine, et dont il a fait l'unique objet de son désir ; ou enfin le vœu raisonnable d'un homme fort et réfléchi de devenir l'ami le plus intime d'une femme belle et sage, le vrai type de la beauté et de la gloire du monde que nous aimons tant,... tous ces sentiments enfin, de même que nous goûtons tout le plaisir et l'exaltation d'esprit qui les accompagnent, nous nous résignons à supporter

la tristesse qui parfois les accompagne aussi, nous souvenant de ces vers du poète ancien (je cite grossièrement de mémoire une des nombreuses traductions du dix-neuvième siècle) :

Les Dieux ont façonné la douleur de l'homme et ses tourments,
Pour qu'il reste ensuite à l'homme à les raconter et les chanter.

Oui, oui, il y a peu de chances évidemment que l'on manque de tout poème et que toute tristesse soit guérie.

Il se tut quelque temps, et je ne voulais pas l'interrompre. Enfin il reprit :

— Mais vous devez savoir que nous autres, dans ces générations, sommes robustes et avons la vie facile ; nous passons nos vies en lutte raisonnable avec la nature, nous n'exerçons pas seulement une partie de nous-mêmes, mais toutes les parties, nous prenons le plus vif plaisir à toute la vie du monde. Et puis c'est un point d'honneur parmi nous de ne pas nous considérer comme le centre de tout, de ne pas croire que le monde va s'arrêter parce qu'un homme est triste ; aussi nous trouverions stupide, ou, si vous voulez, criminel, d'exagérer ces questions de sentiment et de sensibilité : nous ne sommes pas plus portés à augmenter nos tristesses sentimentales qu'à faire les douillets pour nos souffrances corporelles ; et nous reconnaissons qu'il y a d'autres plaisirs que de faire l'amour. Vous devez vous souvenir aussi que nous avons la vie longue, et que par suite la beauté, chez l'homme et chez la femme, n'est pas aussi éphémère qu'elle était à l'époque

où nous étions tellement surchargés de maladies par nous-mêmes infligées. Ainsi nous secouons ces chagrins d'une façon que peut-être les sentimentalistes d'autres temps auraient trouvée méprisable et peu héroïque, mais que nous trouvons nécessaire et humaine. Si donc, d'une part, nous avons cessé d'être commerciaux dans nos affaires d'amour, nous avons cessé en même temps d'être *artificiellement* fous. La folie qui vient de la nature, l'imprudence de l'homme peu mûri, ou l'homme plus âgé pris dans un piège, nous devons nous arranger de tout cela, et nous n'en sommes pas autrement honteux ; mais quant à être conventionnellement sensibles ou sentimentaux,... mon ami, je suis vieux, et peut-être me trompé-je, mais enfin je crois que nous avons rejeté *quelques-unes* des folies de l'ancien monde.

Il s'arrêta, comme attendant quelques mots de moi; mais je me tins coi; alors il continua :

— Du moins, si nous souffrons de la tyrannie et de l'inconstance de la nature et de notre propre manque d'expérience, cela ne nous fait pas grimacer, ni mentir. S'il doit y avoir séparation entre ceux qui avaient pensé ne jamais se séparer, qu'ils se séparent : mais il ne doit y avoir aucun prétexte d'union, quand la réalité en a disparu ; pas plus que nous ne forçons ceux qui savent bien en être incapables à professer un sentiment éternel qu'ils ne peuvent pas véritablement éprouver : c'est ainsi que, si la monstruosité du plaisir vénal n'est plus pos-

sible, elle n'est pas non plus nécessaire. Ne me comprenez pas mal. Vous n'avez pas paru choqué lorsque je vous ai dit qu'il n'y avait pas de cours de justice pour renforcer des contrats de sentiment ou de passion ; mais les hommes sont si bizarrement faits, que vous serez peut-être choqué si je vous dis qu'il n'y a pas, pour remplacer ces cours, de code d'opinion publique, qui pourrait être aussi tyrannique et irraisonnable que ces cours elles-mêmes. Je ne dis pas que les gens ne jugent pas la conduite de leurs voisins, quelquefois, sans doute, injustement. Mais je dis qu'il n'y a pas d'invariable ensemble conventionnel de règles d'après lequel les gens sont jugés ; aucun lit de Procuste pour y étendre et tourmenter leurs esprits et leurs vies, aucune excommunication hypocrite que les gens sont forcés de prononcer, soit par habitude irréfléchie, soit sous la menace inexprimée du petit interdit, s'ils sont mous dans leur hypocrisie. Êtes-vous choqué maintenant ?

— N-non.., non, dis-je avec quelque hésitation. Tout est si différent.

— En tout cas, il y a une chose dont je crois pouvoir répondre : tout sentiment, quel qu'il soit, est vrai... et général ; il n'est pas réservé à des gens très particulièrement raffinés. Je suis également assez sûr, comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, qu'il n'y a pas de beaucoup autant de souffrances liées à ces causes, soit pour les hommes, soit pour les femmes, qu'il y en avait autrefois. Mais excusez-moi d'être si prolixe sur ce sujet ! Vous savez que vous m'avez

demandé de vous traiter comme un être d'une autre planète.

— Et je vous remercie beaucoup, dis-je. Puis-je maintenant vous interroger sur la position des femmes dans votre société ?

Il rit de bon cœur pour un homme de son âge.

— Ce n'est pas sans raison que j'ai acquis la réputation d'être un étudiant d'histoire consciencieux. Je crois que vraiment je comprends « le mouvement d'émancipation des femmes » du dix-neuvième siècle. Je doute qu'un autre vivant le comprenne aujourd'hui.

— Eh bien? dis-je, un peu piqué par sa gaieté.

—Eh bien, vous verrez naturellement que tout cela est à présent une controverse éteinte. Les hommes n'ont plus aucune occasion de tyrannie sur les femmes, ni les femmes sur les hommes; choses qui toutes deux se produisaient dans ces temps anciens. Les femmes font ce qu'elles aiment le mieux, et les hommes n'en sont ni jaloux ni blessés. C'est là un tel lieu commun, que j'ai presque honte de le dire.

Je dis :

— Oh! et la législation ? Est-ce qu'elles y prennent part ?

Hammond sourit :

— Je crois que vous devez attendre une réponse à cette question jusqu'à ce que nous arrivions au sujet de la législation. Il peut y avoir des nouveautés pour vous dans ce sujet aussi.

— Très bien, mais à propos de cette question

des femmes ? J'ai vu à la maison des Hôtes que les femmes servent les hommes : cela ressemble un peu à de la réaction, ne trouvez-vous pas ?

— Croyez-vous ? dit le vieillard : peut-être vous pensez que tenir une maison est une occupation secondaire, qui ne mérite pas le respect. Je crois que telle était l'opinion des femmes « avancées » du dix-neuvième siècle, et des hommes qui les soutenaient. Si c'est la vôtre, je recommande à votre attention un vieux conte populaire norvégien, intitulé *Comment l'homme prit soin de la maison*, ou quelque chose comme cela, soin dont le résultat fut que, après diverses tribulations, l'homme et la vache de la famille se balançaient mutuellement au bout d'une corde, l'homme suspendu à mi-hauteur de la cheminée, la vache suspendue au toit qui, selon la mode du pays, était fait de gazon, et inclinait sa pente bas vers le sol. Dur pour la vache, il me semble. Bien entendu, pareille mésaventure ne pourrait arriver à une personne aussi supérieure que vous, ajouta-t-il, riant tout bas.

Je me sentais un peu mal à l'aise devant cette sèche raillerie. Vraiment, sa manière de traiter la dernière partie de la question me paraissait un peu irrespectueuse.

— Voyons, mon ami, dit-il, ne savez-vous pas que c'est un grand plaisir pour une femme adroite d'organiser habilement une maison, et de faire en sorte que tous les habitants de la maison aient l'air satisfait, et lui soient recon-

naissants? Et puis, vous savez, tout le monde aime être soigné par une jolie femme : c'est même une des formes les plus agréables de la coquetterie. Vous n'êtes pas si vieux que vous ne puissiez vous le rappeler. Je me le rappelle bien, moi.

Et le vieux rit encore tout bas, et enfin éclata bel et bien de rire.

— Excusez-moi, dit-il au bout d'un moment ; je ne ris de rien à quoi vous puissiez être en train de penser, mais de cette sotte mode du dix-neuvième siècle, courante parmi les gens riches dits cultivés, d'ignorer les étapes parcourues par leur dîner quotidien, comme sujets trop bas pour leur intelligence sublime. Inutiles idiots! Eh bien, voyons, je suis un « homme de lettres », comme on nous appelait, nous autres bizarres animaux, et pourtant je suis aussi un assez bon cuisinier.

— Moi de même, dis-je.

— Eh bien, alors, je pense vraiment que vous pouvez me comprendre mieux que vous ne semblez le faire, à en juger par vos paroles et votre silence.

— Peut-être ; mais que des gens mettent communément en pratique ce sens de l'intérêt dans les occupations ordinaires de la vie, cela m'épouvante plutôt. Je vous poserai tout à l'heure une ou deux questions à ce sujet. Mais je veux revenir à la position des femmes parmi vous. Vous avez étudié le mouvement de « l'émancipation des femmes » au dix-neuvième siècle : ne vous rappelez-vous pas que plusieurs

des femmes « supérieures » voulaient émanciper la partie la plus intelligente de leur sexe de la charge de faire des enfants ?

Le vieillard redevint tout à fait sérieux. Il dit :

— Je me souviens de cet étrange trait de vaine folie, résultat, comme toutes les autres folies de cette époque, de la hideuse tyrannie de classe qui dominait alors. Qu'en pensons-nous maintenant ? demandez-vous. Mon ami, il est facile de répondre à cette question. Comment serait-il possible que la maternité ne fût pas hautement honorée parmi nous ? Certes il va de soi que les souffrances naturelles et nécessaires que la mère doit subir forment un lien entre l'homme et la femme, un stimulant de plus pour l'amour et l'affection entre eux, et ceci est universellement reconnu. Au surplus, rappelez-vous que toutes les charges *artificielles* de la maternité sont maintenant supprimées. Une mère n'a plus aucune basse inquiétude pour l'avenir de ses enfants. Il est vrai qu'ils peuvent tourner plus ou moins bien ; ils peuvent décevoir ses plus hautes espérances ; de telles inquiétudes sont une partie du mélange de plaisir et de peine qui constitue la vie de l'humanité. Mais du moins la crainte lui est épargnée (c'était le plus souvent la certitude) que des incapacités artificielles fassent de ces enfants quelque chose de moins que des hommes et des femmes : elle sait qu'ils vivront et agiront selon la mesure de leurs propres facultés. Dans les temps passés, il est évident que la « société » de l'époque venait en aide à son dieu judaïque et à « l'homme de

science » du temps en reprochant aux enfants les fautes des parents. Comment renverser ce procès, comment arracher à l'hérédité son aiguillon, tel a été longtemps un des plus constants soucis des hommes réfléchis parmi nous. En sorte que, vous voyez, la femme d'une santé ordinaire (et presque toutes nos femmes sont à la fois bien portantes et au moins avenantes), respectée comme mère et éducatrice d'enfants, désirée comme femme, aimée comme compagne, sans souci de l'avenir de ses enfants, a bien plus l'instinct de la maternité, que n'a jamais pu l'avoir la pauvre esclave, mère d'esclaves, des temps passés, ou sa sœur des classes supérieures, élevée dans l'ignorance affectée des faits naturels, chauffée dans une atmosphère de pruderie et de prurit mêlés.

— Vous parlez avec chaleur, dis-je, mais je puis voir que vous avez raison.

— Oui ; et je vais vous donner une preuve des avantages que nous avons gagnés par notre liberté. Quel air trouviez-vous aux gens que vous avez croisés aujourd'hui ?

— J'aurais eu peine à croire qu'il pouvait y avoir tant de gens de belle mine en aucun pays civilisé.

Il chanta un peu victoire, comme un vieux coq qu'il était.

— Quoi ! Sommes-nous encore civilisés ? dit-il. Eh bien, quant à notre mine, le sang anglais et danois, qui est en somme prédominant ici, ne produisait pas beaucoup de beauté. Mais je crois que nous avons fait des progrès. Je con-

nais un homme qui a une grande collection de portraits gravés d'après des photographies du dix-neuvième siècle, et si l'on passe de celles-là, pour les comparer, aux figures communes d'aujourd'hui, le progrès de notre belle mine est audessus de toute contestation. Eh bien, il y a des gens qui ne trouvent pas trop fantastique de voir un lien direct entre cet accroissement de beauté et notre liberté et notre bon sens dans les questions dont nous avons parlé : ils croient qu'un enfant né de l'amour naturel et sain, même éphémère, entre un homme et une femme, a des chances pour tourner mieux de toutes manières, et particulièrement comme beauté corporelle, que le produit du respectable lit du mariage commercial ou du morne désespoir de l'esclave dans le système commercial. On dit : « La joie engendre la joie. » Qu'en pensez-vous ?

— Je suis assez de cet avis.

X

QUESTIONS ET RÉPONSES

— Eh bien, dit le vieillard, en changeant de position dans son fauteuil, il faut continuer vos questions, Hôte; j'ai mis assez longtemps à répondre à cette première.

Je dis :

— J'ai besoin d'un ou deux éclaircissements sur vos idées en matière d'éducation ; bien que j'aie recueilli de la bouche de Dick que vous laissez vos enfants courir à l'aventure et que vous ne leur enseignez rien, bref, que vous avez tellement perfectionné l'éducation que maintenant vous n'en avez plus.

— Alors vous avez recueilli maladroitement. Mais, bien entendu, je comprends votre point de vue sur l'éducation, qui est celui des temps passés, où « la lutte pour la vie », — c'était la formule, — (c'est-à-dire la lutte pour des rations d'esclaves d'un côté et pour une large part du privilège des maîtres d'esclaves de l'autre) réduisait « l'éducation » pour la plupart des gens aux limites étroites de leçons d'une exactitude peu rigoureuse, quelque chose de propre à être absorbé par des commençants dans l'art de vivre, que cela leur plaise ou non,

qu'ils en aient faim ou non, et qui a été mâché et digéré quantité de fois par des gens que cela n'intéressait pas, en vue de le servir à d'autres gens que cela n'intéressait pas davantage.

J'arrêtai par mon rire la colère montante du vieillard et dis :

— Mais, *vous*, du moins, n'avez pas reçu un tel enseignement ; vous pouvez donc laisser passer un peu votre colère.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il en souriant. Je vous remercie de réprimer mon mauvais caractère : je m'imagine toujours vivre à l'époque dont nous parlons, quelle qu'elle soit. Mais cependant, pour m'exprimer plus posément, vous vous attendiez à voir jeter les enfants dans des écoles, lorsqu'ils ont atteint un âge supposé par convention l'âge convenable, quelles que puissent être leurs facultés et leurs goûts divers, pour y être soumis, avec le même mépris des faits, à un certain programme convenu « d'instruction ». Mon ami, ne voyez-vous pas qu'une telle manière de faire implique l'ignorance du fait de la *croissance*, tant physique que mentale ? Personne ne pourrait sans dommage sortir d'un tel moulin ; et ceux-là seulement pourraient éviter d'y être écrasés, en qui l'esprit de révolte serait puissant. Heureusement, il en a été ainsi de la plupart des enfants, dans tous les temps, sans quoi je ne sais pas si nous aurions jamais atteint notre présente situation. Vous voyez maintenant à quoi se réduit tout cela. Dans les vieux temps, tout cela était le résultat de la *pauvreté*. Au dix-neuvième siècle, la société était si misérable-

ment pauvre, par suite du vol organisé sur lequel elle était fondée, qu'une véritable éducation était impossible pour qui que ce fût. Toute la théorie de leur soi-disant éducation était : qu'il est nécessaire de faire entrer un peu d'instruction dans un enfant, même par des procédés de torture, en l'accompagnant de bavardages que l'on sait inutiles, ou sinon il manquera d'instruction toute sa vie ; la hâte due à la pauvreté ne permettait rien d'autre. Tout cela est fini ; nous ne sommes plus pressés, et l'instruction est à la disposition de chacun, lorsque ses propres goûts le poussent à la rechercher. En cela comme en tout, nous nous sommes enrichis : nous avons le moyen de nous laisser le temps de la croissance.

— Bien, dis-je, mais supposez que l'enfant, le jeune homme, l'homme, ne désire jamais l'instruction, ne croisse jamais dans le sens que vous pouvez désirer : supposez, par exemple, qu'il ne veut pas apprendre l'arithmétique ou les mathématiques ; vous ne pouvez pas le forcer quand sa croissance est terminée ; ne pouvez-vous pas le forcer auparavant, et ne devriez-vous pas le faire ?

— Eh bien, vous a-t-on forcé à apprendre l'arithmétique et les mathématiques ?

— Un peu.

— Et quel âge avez-vous ?

— Mettons cinquante-six.

— Et qu'est-ce que vous savez maintenant en fait d'arithmétique et de mathématiques ? dit le vieillard, avec un sourire assez moqueur.

— Absolument rien, je regrette de le dire.

Hammond rit doucement, mais ne fit pas d'autre commentaire sur mon aveu, et j'abandonnai le sujet de l'éducation, voyant bien qu'il n'y avait rien à faire avec lui de ce côté.

Je réfléchis un peu, et dis :

— Vous avez parlé tout à l'heure de tenue de maison : cela a frappé mon oreille un peu comme des usages des temps passés : j'aurais cru que vous deviez vivre plus en commun.

— En phalanstères, hein ? Eh bien, nous vivons comme il nous plait, et il nous plaît en général de vivre avec certains compagnons de maison, auxquels nous nous sommes habitués. Rappelez-vous encore que la pauvreté a disparu et que les phalanstères de Fourier, et toutes choses de ce genre, bien naturelles en leur temps, n'impliquaient rien d'autre qu'un refuge contre la pure indigence. Une manière de vivre comme celle-là n'a pu être conçue que par des gens qu'entourait la pire forme de pauvreté. Mais vous devez comprendre en même temps que si des maisons distinctes sont la règle ordinaire parmi nous, et si elles sont tenues de façons plus ou moins différentes, aucune porte n'est cependant fermée à une personne de bon caractère qui s'accommode de vivre comme les autres compagnons de maison : seulement, bien entendu, il ne serait pas raisonnable que quelqu'un s'introduisît dans une maison et invitât les gens à changer leurs habitudes pour lui être agréables, car il peut aller ailleurs, et vivre comme il lui plaît. D'ail-

leurs, je n'ai pas besoin d'en dire long là-dessus, puisque vous allez remonter le fleuve avec Dick ; vous verrez par votre propre expérience comment ces choses s'arrangent.

Après un moment, je dis :

— Et vos grandes villes ? Qu'en faites-vous ? Londres, qui... dont j'ai lu qu'elle était la moderne Babylone de la civilisation, semble avoir disparu.

— Eh bien, mais, dit le vieux Hammond, peut-être, après tout, elle ressemble davantage à l'ancienne Babylone que la « moderne Babylone » du dix-neuvième siècle. Mais peu importe. Après tout il y a pas mal de population dans les endroits entre ici et Hammersmith, et vous n'avez pas vu encore la partie la plus dense de la ville.

— Dites-moi donc comment c'est vers l'est ?

— Il y a eu un temps où, si vous aviez monté un bon cheval et aviez couru tout droit depuis ma porte, ici, à une bonne allure, pendant une heure et demie, vous vous seriez encore trouvé en plein Londres, et la plus grande partie de tout cela était des « bouges », comme on les appelait ; cela veut dire des lieux de torture pour des innocents, hommes et femmes, ou pis, des maisons de prostitution, pour entretenir et élever hommes et femmes dans un avilissement tel que cette torture leur semblât la simple vie ordinaire et naturelle.

— Je sais, je sais, dis-je assez impatiemment. C'était ce que c'était ; dites-moi quelque chose de ce qui est. Rien de tout cela est-il resté ?

— Pas un pouce ; mais quelque souvenir en est demeuré, et j'en suis heureux. Une fois par an, au premier mai, nous tenons une fête solennelle dans ces communes de l'est de Londres, pour célébrer le « Défrichement de la Misère », comme on l'appelle. Ce jour-là, nous avons musique et danse, et des jeux joyeux, et un heureux festin sur l'emplacement de l'un des pires vieux bouges, dont nous ayons conservé le traditionnel souvenir. A cette occasion, l'usage est que les plus jolies filles chantent plusieurs des vieux chants révolutionnaires, et ceux qui étaient les gémissements des mécontents, jadis si désespérés, sur les lieux mêmes où ces terribles crimes de meurtre de classe étaient journellement commis il y a tant d'années. Pour un homme comme moi, qui ai si assidument étudié le passé, c'est un spectacle curieux et touchant : sur quelque tertre — où était autrefois le plus misérable semblant de maison, une tanière dans laquelle hommes et femmes, entassés parmi les ordures comme sardines en baril, vivaient une telle vie qu'ils ne pouvaient l'endurer, comme je le disais tout à l'heure, que parce qu'ils étaient avilis au dessous de l'humanité, — l'on voit une belle jeune femme, délicieusement vêtue et couronnée de fleurs des prairies voisines, debout au milieu du peuple heureux d'entendre des paroles terribles de menace et de lamentation sortir de ses belles lèvres douces ; elle est inconsciente de leur vraie signification : on l'entend, par exemple, chanter la chanson de la *Chemise*, de Hood, et

l'on pense tout le temps qu'elle ne sait pas bien de quoi il est question, tragédie devenue incompréhensible pour elle et ses auditeurs. Pensez-y, si vous pouvez, et pensez combien glorieuse la vie est devenue !

Hammond conte encore comment Londres a été éclairci, les bouges « défrichés » ; les sombres centres manufacturiers ont disparu ; les petites villes ont été conservées, mais rebâties, « mises à l'aise », débarassées de leurs faubourgs ; les villages si misérables de jadis n'existent plus : lors du « défrichement des villes » les citadins ont envahi la campagne, supprimant la différence entre la campagne et la ville ; dans les villages, aucune trace de pauvreté ; enfin, dans tout le pays, beaucoup de maisons de campagne éparses, où la vie est des plus agréables. « L'Angleterre est maintenant un jardin...., avec les habitations... nécessaires, le tout soigné, coquet, joli. »

XI

DU GOUVERNEMENT

— Maintenant, dis-je, j'en suis arrivé au moment de poser des questions, auxquelles je crois que les réponses seront arides et les commentaires difficiles pour vous ; mais j'ai prévu depuis quelque temps déjà qu'il faut que je les pose, bon gré, mal gré. Quelle sorte de gouvernement avez-vous ? Le républicanisme a-t-il finalement triomphé ? Ou en êtes-vous venus à une pure dictature, que plusieurs, au dix-neuvième sièclè, prophétisaient devoir être l'issue dernière de la démocratie ? Et cette dernière hypothèse ne semble pas tellement absurde, puisque vous avez transformé votre palais du Parlement en marché au fumier. Ou alors, où avez-vous installé votre Parlement actuel ?

Le vieillard répondit à mon sourire par un rire cordial, et dit :

— Bah ! bah ! le fumier n'est pas la pire sorte de corruption ; la fertilité peut en être la suite, tandis que la disette seule suivait l'autre sorte, dont ces murs autrefois enfermaient les grands soutiens. Eh bien, cher Hôte, permettez-moi de vous dire que notre parlement actuel serait difficile à installer en un seul endroit, parce que le peuple entier est notre parlement.

— Je ne comprends pas.

— Non, je le pense bien. Il faut maintenant que je vous choque en vous disant que nous n'avons plus rien de ce que vous, indigène d'une autre planète, appelleriez un gouvernement.

— Je ne suis pas aussi choqué que vous pourriez croire, ayant quelque connaissance des gouvernements. Mais, dites-moi, comment vous arrangez-vous, et comment en êtes-vous venus à cet état de choses?

— Il est vrai que nous avons quelques mesures à prendre au sujet de nos affaires, et sur lesquelles vous pourrez questionner tout à l'heure, et il est vrai également que tout le monde n'est pas toujours d'accord sur le détail de ces mesures; mais, d'autre part, il est vrai que l'on n'a pas plus besoin d'un système compliqué de gouvernement, avec armée, marine et police pour forcer chacun à se soumettre à la volonté de la majorité de ses *égaux*, que l'on ne recourrait à une machine analogue pour arriver à comprendre que sa tête et un mur de pierre ne peuvent occuper le même lieu au même moment. Désirez-vous de plus amples explications?

— Oui, oui, je vous prie.

Le vieil Hammond s'installa dans son fauteuil avec un air de satisfaction qui m'inquiéta plutôt, et me fit craindre une dissertation scientifique: je soupirai donc, et j'attendis. Il dit:

— Je pense que vous savez assez bien quelle était la nature du gouvernement aux mauvais anciens âges?

— Je suis censé le savoir.

Hammond. — Qu'était le gouvernement d'alors ? Etait-ce vraiment le Parlement ou une partie quelconque du Parlement ?

Moi. — Non.

H. — Le Parlement n'était-il pas, d'une part, une sorte de comité de vigilance installé pour empêcher que les intérêts des classes supérieures subissent aucun dommage, et en même temps une sorte de masque pour tromper le peuple en lui donnant l'illusion qu'il avait un peu de part à l'arrangement de ses propres affaires ?

Moi. — L'histoire semble nous le montrer.

H. — Dans quelle mesure le peuple arrangeait-il ses propres affaires ?

Moi. — J'estime, d'après ce que j'ai entendu, qu'il obligeait quelquefois le Parlement à faire une loi pour légaliser quelque modification déjà effectuée.

H. — Rien d'autre ?

Moi. — Je ne crois pas. Ce que je sais, c'est que si le peuple faisait quelque tentative pour prendre en mains la *cause* de ses griefs, la loi intervenait et disait : ceci est sédition, révolte, ou quoi encore ? et elle massacrait ou torturait les chefs de pareilles tentatives.

H. — Si alors le Parlement n'était pas le gouvernement, et le peuple non plus, qu'est-ce qui était le gouvernement ?

Moi. — Pouvez-vous me le dire ?

H. — Je crois que nous ne nous tromperons pas de beaucoup en disant que le gouverne-

ment c'était les tribunaux, appuyés par l'exécutif, qui maniait la force brute que le peuple trompé lui permettait d'employer à son propre service, je veux dire l'armée, la marine et la police.

Moi. — Les hommes raisonnables sont obligés de penser que vous avez raison.

H. — Et maintenant ces tribunaux. Étaient-ils lieux où l'on agissait loyalement selon les idées de l'époque ? Un pauvre homme avait-il chance d'y bien défendre sa propriété et sa personne ?

Moi. — C'est un lieu commun que même des gens riches regardaient un procès comme un affreux malheur, même s'ils le gagnaient ; et quant à un pauvre,... on considérait comme un miracle d'équité et de générosité, qu'un pauvre homme, une fois pris dans les griffes de la loi, échappât à la prison ou à la ruine totale.

H. — Il semble donc, mon fils, que le gouvernement par les tribunaux et la police, qui était le véritable gouvernement du dix-neuvième siècle, n'était pas très merveilleux, même pour les gens de cette époque, vivant sous un régime de classes qui proclamait l'inégalité et la pauvreté comme la loi de Dieu et le lien qui maintenait le monde.

Moi. — Oui, il semble.

H. — Et maintenant que tout cela est changé, et que les « droits de la propriété », — c'est-à-dire les poings crispés sur un stock de marchandises, et le cri aux voisins : vous ne les aurez pas ! — maintenant que tout cela a disparu si complètement qu'il n'est même plus

possible de plaisanter ces absurdités, un pareil gouvernement est-il possible ?

Moi. — Il est impossible.

H. — Oui, heureusement. Mais pour quel autre objet que la protection des riches contre les pauvres, des forts contre les faibles, ce gouvernement existait-il ?

Moi. — J'ai entendu dire que l'on affirmait que son rôle était de défendre les citoyens contre les attaques d'autres pays.

H. — On l'a affirmé ; mais pouvait-on s'attendre à ce que personne le crût ? Par exemple, le gouvernement anglais a-t-il défendu le citoyen anglais contre le gouvernement français ?

Moi. — C'est ce que l'on disait.

H. — Alors, si les Français avaient envahi l'Angleterre et l'avaient conquise, ils n'auraient pas permis aux ouvriers anglais de bien vivre ?

Moi, riant. — Autant que je puis en juger, les maîtres anglais des ouvriers anglais se chargeaient de cela : ils prenaient à leurs ouvriers le plus qu'ils osaient de leur subsistance, à leur propre profit.

H. — Mais si les Français avaient conquis, n'auraient-ils pas pris encore plus aux ouvriers anglais ?

Moi. — Je ne crois pas ; car, dans ce cas, les ouvriers anglais seraient morts de faim ; et alors la conquête française aurait ruiné les Français, tout comme si les chevaux et le bétail anglais avaient péri par insuffisance de nourriture. En sorte qu'après tout, les *ouvriers* anglais n'auraient pas autrement pâti de la conquête : leurs

maîtres français n'auraient pas pu tirer d'eux plus que ne faisaient leurs maîtres anglais.

H. — C'est vrai ; et nous pouvons reconnaître que la prétention du gouvernement de protéger les gens pauvres (c'est-à-dire utiles) contre les autres pays aboutit à rien. Mais cela est bien naturel ; car nous avons déjà vu que c'était la fonction du gouvernement de protéger les riches contre les pauvres. Mais le gouvernement ne défendait-il pas ses hommes riches contre les autres nations ?

Moi. — Je ne me rappelle pas avoir entendu dire que les riches eussent besoin de défense ; car on dit que lorsque deux nations étaient en guerre, les hommes riches de chaque nation jouaient entre eux à peu près comme d'habitude et même se vendaient des armes qui servaient à tuer leurs propres compatriotes.

H. — Bref, on aboutit à ceci que, tandis que le soi-disant gouvernement de protection de la propriété au moyen des tribunaux signifiait destruction de richesse, cette défense des citoyens d'un pays contre ceux d'un autre pays au moyen de la guerre ou de la menace de guerre signifiait sensiblement la même chose.

Moi. — Je ne peux le nier.

H. — Alors le gouvernement existait en réalité pour la destruction de la richesse ?

Moi. — Il semble. Et pourtant...

H. — Pourtant quoi ?

Moi. — Il y avait beaucoup de gens riches, dans ce temps-là.

H. — Vous apercevez les conséquences de ce fait ?

Moi. — Je crois les voir. Mais expliquez-les moi.

H. — Si le gouvernement détruisait habituellement la richesse, le pays doit avoir été pauvre.

Moi. — Oui, certainement.

H. — Pourtant, au milieu de cette pauvreté, les personnes en faveur desquelles le gouvernement existait exigeaient la richesse, quoiqu'il pût arriver.

Moi. — C'était bien cela.

H. — Qu'est-ce qui *doit* arriver si, dans un pays pauvre, quelques gens exigent la richesse aux dépens des autres ?

Moi. — Une pauvreté inouïe pour les autres. Toute cette misère, alors, était causée par le gouvernement destructeur dont nous avons parlé ?

H. — Non, il serait inexact de dire cela. Le gouvernement lui-même n'était que le résultat nécessaire de la tyrannie insouciante, sans but, de ces temps-là ; ce n'était que le mécanisme de la tyrannie. Maintenant la tyrannie a pris fin, et nous n'avons plus besoin d'un pareil mécanisme ; nous ne pourrions nous en servir, puisque nous sommes libres. Donc, dans le sens que vous donnez à ce mot, nous n'avons pas de gouvernement. Comprenez-vous cela, maintenant ?

Moi. — Oui. Mais je vous poserai quelques autres questions sur la façon dont vous, hommes libres, réglez vos affaires.

H. — De tout mon cœur. Demandez !

XII. *De l'organisation de la vie.* — L'abolition de la propriété privée, de l'esclavage des femmes, de la tyrannie familiale a fait disparaître la plupart des crimes. Sans doute, des violences peuvent encore se produire, « le sang chaud s'égare parfois ». Mais, la raison revenue, le remords est une punition suffisante du crime. Toute autre vengeance tirée du coupable ne ferait que transformer sa douleur en colère. « Sans compter que, dans une société d'égaux, on ne trouverait personne pour jouer le rôle de tortureur ou de geôlier. » Donc pas plus de code criminel que de code civil.

XIII. *Sur la politique.* — « Comment traitez-vous la politique ? » demande l'Hôte. Le vieil Hammond répond brièvement : « Nous sommes très bien pourvus quant à la politique,... car nous n'en avons pas. » Et les interlocuteurs s'en tiennent là pour ce chapitre.

XIV. *Comment on traite les questions.* — Comme les inégalités entre les hommes, les rivalités entre les nations ont disparu. Chaque race, chaque pays n'en garde pas moins ses caractères propres, mais tous sont « attachés à la même entreprise ». Enfin, il peut se produire entre les membres d'une même communauté des différences d'opinion. Hammond en reconnaît l'existence, mais il affirme qu'elles ne peuvent être comme jadis la cause apparente ou réelle de divisions bien profondes. « Le jeu des maîtres de la politique était, par flatterie ou par force, de faire *payer* au public la dépense d'une vie luxueuse et de plaisirs excitants pour quelques cliques d'individus ambitieux, et *l'affectation* de différences graves d'opinions, démentie par tous les actes de la vie, suffisait parfaitement pour cela. Qu'a tout cela à

faire avec nous ? » S'il y a différend sur quelque question, c'est la majorité qui, après examen réfléchi et discussion en forme et renouvelée, finit par décider, ou plutôt, le plus souvent, par convaincre la minorité.



Ce volume a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués.

Pithiviers, imp. L. GAUTHIER.

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS

N° 1. MAURICE LAUZEL. *Manuel du coopérateur socialiste,*
N°s 2-4. ÉMILE VANDERVELDE. *Le collectivisme et l'évolution industrielle.*
N° 5. HUBERT BOURGIN. *Proudhon*, avec portrait.
N°s 6 et 7. LÉON BLUM. *Les Congrès ouvriers et socialistes français* (1876-1900).
N° 8. *Le Manifeste communiste*, I, traduction nouvelle par CHARLES ANDLER.

N°s 9-10. KARL MARX et F. ENGELS

LE MANIFESTE COMMUNISTE

II. INTRODUCTION HISTORIQUE & COMMENTAIRE

PAR CHARLES ANDLER

Le *Manifeste communiste* de Marx et d'Engels est l'écrit de propagande le plus vigoureux qu'ait produit le socialisme scientifique. Mais il est obscur et rempli d'allusions à des faits historiques dont la connaissance, familière aux ouvriers de 1847, est devenue rare aujourd'hui, même parmi les hommes cultivés. Le Commentaire qui en est offert ici voudrait éclaircir toutes ces allusions et lever les difficultés de doctrine.

Au cours de la recherche que ce travail a coûté, l'auteur a cru remarquer que Marx et Engels n'ont pas visé à l'originalité. Leur système se présente comme la synthèse, au contraire, de toutes les expériences prolétariennes antérieures et de tous les systèmes. Le fait mis pour la première fois en lumière, c'est la marche parallèle et la connexion étroite du mouvement ouvrier allemand et du mouvement ouvrier français. Les groupes de Venedey et de Schuster ont été affiliés à la *Société des Droits de l'homme*, ceux de Weitling à la *Société des Saisons*, les groupes marxistes à l'organisation de Ledru-Rollin.

Le départ est fait, par une analyse méthodique, entre ce qui appartient, dans le *Manifeste*, à Marx et ce qui est dû à Engels ; et, par surcroît, on fait connaître les sources de chacun d'eux. Le résultat de cette recherche des sources est surprenant. Car, en mettant à part l'économiste Frédéric List, il apparait qu'elles sont françaises entièrement. Sismondi, Bazard, Proudhon, Vidal, Blanqui, Buret, Pecqueur et le babouvisme, dans la forme que lui avait donnée Buonarroti, ont fourni presque toute la matière du premier marxisme.

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

La **Bibliothèque socialiste,** dont la *Société Nouvelle de librairie et d'édition* entreprend la publication, com-prend des œuvres de propagande et de doctr[ine], études historiques et biographiques, des réimp[ressions] et des traductions d'ouvrages socialistes importa[nts].

La **Bibliothèque socialiste** forme une s[érie de] volumes in-16 d'un format commode et d'une i[mpres]sion soignée.

La **Bibliothèque socialiste** *paraît par numéros de cent pages,* les œuvres étendues comprenant, s'il y a lieu, deux ou trois numéros (200 ou 300 pages).

Prix du numéro 0 fr. 50. Franco à domicile 0 fr. 60. Le numéro double 1 fr. ; franco 1 fr. 20. Le numéro triple 1 fr. 50 ; franco 1 fr. 80.

Il paraît au cours de l'année **douze numéros.**

Prix de souscription à la série de douze numéros : **6 fr. franco.**

Prix pour les groupes, syndicats et coopératives socialistes : le numéro 0 fr. 35 ; franco 0 fr. 45. Le numéro double 0 fr. 70 ; franco 0 fr. 90. Le numéro triple 1 fr. 05 ; franco 1 fr. 35.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

N° 12. William Morris. *Nouvelles de nulle part (News from nowhere),* extraits traduits par P. La Chesnais, II.

Anatole France. *Opinions sociales.*

Aristide Briand. *La grève générale.*

Etc., etc.